



THÉÂTRE

de Sartrouville
et des Yvelines

CDN

direction ABDELWAHEB SEFSAF

théâtre musical

Kaldûn

texte et mise en scène
Abdelwaheb Sefsaï

création
Nomade in France
et CANTICUM NOVUM

29 NOV > 2 DÉC 2023

mercredi 29 novembre 20h

jeudi 30 novembre 19h30

vendredi 1^{er} décembre 20h

samedi 2 décembre 17h

tarifs de 25 € à 10 €

réservation 01 30 86 77 79

theatre-sartrouville.com

Théâtre de Sartrouville et des Yvelines – CDN
Place Jacques-Brel 78500 Sartrouville

revue de presse

contact presse

ZEF - Isabelle Muraour 06 18 46 67 37

assistée de Clarisse Gourmelon 06 32 63 60 57

contact@zef-bureau.fr / zef-bureau.fr

3 peuples
3 révoltes
3 continents

CULTURE

Par **JACQUES DENIS**
 Envoyé spécial à Nouméa
 Photo **NICOLAS PETIT**

La voix d'un récitant perce sous les étoiles et le chant des cigales. «Ceci est le commencement d'un spectacle qui s'appelle Kaldûn, requiem ou le pays invisible. "Kaldûn", c'est le nom donné à la Nouvelle-Calédonie par les Algériens déportés en 1871. "Requiem", c'est une prière, un chant pour les morts dans la liturgie catholique. "Le pays invisible", c'est la représentation de la mort, dans le discours cérémoniel kanak.» C'est le metteur en scène Abdelwaheb Sefsaf qui parle. Également musicien et auteur de cet ambitieux projet qu'il porte depuis plusieurs années, qui prend tout son sens face à un parterre posé sur des nattes ou à même l'herbe grasse de l'agora de Hienghène, un village situé à près de six heures de route de Nouméa. Au cœur de la verdoyante côte Nord-Est de la Nouvelle-Calédonie, le fief de la culture kanake fut le terroir natal de Jean-Marie Tjibaou, martyr de la cause indépendantiste.

Non loin de là, à Tjendanite, dix militants, dont deux frères de Tjibaou, furent assassinés en 1984. Kaldûn, requiem ou le pays invisible évoque cette tragédie, comme il parle des sans-terre, ceux de la «sous-France» pour paraphraser le texte d'Abdelwaheb Sefsaf.

REQUISITOIRE CONTRE LA COLONISATION

Sur la vaste esplanade du centre culturel Goa Ma Bwarhat de Hienghène, cernée de totems à l'effigie des 24 tribus locales, pas de concurrence de mémoires, mais une convergence des histoires : au printemps 1871, la Commune se termine dans un bain de sang et les survivants sont condamnés au bagne ; au même moment, le cheikh el-Mokrani prend la tête d'une insurrection en Algérie, matée par les occupants qui condamnent au bagne certains des insurgés ; 1871 toujours, la France met en place le «permis d'occupation des terrains domaniaux» qui entraîne une spoliation des terres autochtones avec pour conséquence, sept ans plus tard, la révolte kanake, elle aussi

matée, la tête du chef Ataï devant trophée exposé à Paris.

Au pays de la patience, ce requiem prend les traits d'un réquisitoire contre la colonisation, dont les galères demeurent bien présentes en Nouvelle-Calédonie comme dans les cités de la France périphérique. «Ce projet raconte la même histoire que la nôtre. L'Algérie, c'est comme la Kanakle», tranche Albert, quinquagénaire qui fut à la fondation de Bwanjep, groupe phare du kaneka, mouvement musical lancé au début des années 80. Avec trois compères,

il a rejoint la création musicale en train de s'élaborer ici, y ajoutant leurs polyphonies et percussions à base de fougères frottées ou d'écorces frappées.

Leader du groupe Dezoriantal et directeur de la compagnie Nomade in France, Abdelwaheb Sefsaf s'est beaucoup documenté, multipliant les voyages en Nouvelle-Calédonie et en Algérie. Tout a commencé avec *Kabyles du Pacifique*, ouvrage de Mehdi Lallaoui. C'est en le lisant que Sefsaf a appris que Louise Michel s'était fait la porte-parole des Kanaks et des Kabyles. Depuis,

Sefsaf est intarissable sur le sujet. «Réparer, c'est raconter. C'est le sens de cette histoire. Au-delà de toute idée de repentance, cet état des lieux est nécessaire pour construire un futur», insiste celui qui, entre deux notes de musique, parle de «la France du dessous, celle des Fatima, Huang, Mohamed, Fatoumata, Simane.» Toute concordance avec l'actualité n'est pas fortuite.

Pour donner corps et âme à ce «geste politique», le metteur en scène coutumier a sollicité l'ensemble Canticum Novum, qui réinvestit depuis 1996 des répertoires de musique ancienne, afin de tisser des liens entre l'Europe occidentale et le bassin méditerranéen. «J'ai découvert un instrumentarium, qui permet d'ancrer non dans la réalité, mais dans un fantasme, hors de toute temporalité. Pour toucher le public, il faut qu'il y ait une dimension poétique, susceptible d'apaiser le propos. D'ailleurs, lors des premières représentations, tout le monde a adhéré, loyalistes comme indépendantistes. Il faut sans doute venir d'ailleurs pour y parvenir», tempère Sefsaf, qui a composé la trame musicale avec Georges Baux, fidèle complice depuis trente ans.

Tout à l'oreille, ce qui n'est pas pour déplaire à Emmanuel Bardon, qui pilote Canticum Novum et a fondé voici dix ans l'École de l'oralité, structure de création et de médiation culturelles établie à Saint-Etienne. «Même si j'allais dans l'inconnu, j'ai tout de suite été emballé par le sujet», assure ce dernier, qui tient dans cette pièce musicale un rôle de chanteur lead. Il a en revanche demandé au percussionniste Henri-Charles Caget de retranscrire les notes d'intention sur partition, puis de proposer des pistes d'arrangements. Lesquelles s'affinent en toute collégialité à mesure des trois semaines passées par cette troupe en Nouvelle-Calédonie. «Le but est de se détacher des partitions pour revenir à l'oralité», admet Emmanuel Bardon.

«NOS MORTS APPARTIENNENT À TOUS»

À partir de ces mémoires entremêlées, ils ont donc créé un répertoire, avec parfois des instruments exogènes à ces univers, à l'image du nyckelharpa, une antique vièle suédoise, ou du bon vieux tuba. Création impure ? Colonialisme musical ? Non, Bardon est catégorique : «C'est parce qu'il existe des musiciens avec une connaissance tellement forte de leur culture que l'on peut se permettre d'aller à un autre endroit d'expression. La porosité est quelque chose d'intrinsèque à la création. Les hommes se racontent des



Les membres de la compagnie

histoires, et donc échangent des savoirs. Et ça crée des ponts, des points de rencontre, là même où je situe tout notre travail.» Ce que confirme Simane Wenethem, originaire de Nouméa. «Je sens qu'Abdelwaheb et Manu ont trouvé l'essence du aé aé, le chant des Kanaks du Nord. Leurs voix se métamorphosent, ils font quelque chose avec ce qu'ils sont. Et moi, j'ai tout loisir d'adapter à ma sauce leurs textes. Il faut s'autoriser cette hybridation. Quand Tjibaou disait "on prépare notre natte pour accueillir les autres", c'était un geste d'ouverture.»

Né en 1988 à Lifou, grandi à Rivière-Salée, la zone reléguée de Nouméa, cet ancien danseur de hip-hop se félicite ainsi de jouer quelques jours plus tard au théâtre de Bou-

«KALDÛN, REQUIEM OU LE PAYS INVISIBLE» Le chant libre

La création «in progress» d'Abdelwaheb Sefsaf, évocation vivante de la mémoire de trois tragédies à la Nouvelle-Calédonie, donne lieu à un spectacle musical, entre tradition et futur à composer. A découvrir au festival Détours de Babel.



omade in France et de l'ensemble Canticum Novum, en résidence et représentation à Bourail, en Nouvelle-Calédonie, le 18 février.

rail, terre des Caldoches ex-bagnards. La région fut surnommée «la vallée du malheur», celle des «Zarabes» aussi – un cimetière musulman et une mosquée en témoignent –, qui ont dû s'inventer un autre futur en oubliant leur passé, même si le cadre peut faire songer aux djebels de Kabylie. Dans cette espèce de far west jonché de 4×4 et jalonné de bétail, les gens ont longtemps vécu emmurés dans un passé dont les stigmates demeurent visibles. «Ce qui m'intéresse, ce sont les traces après notre passage: comment les gens d'ici vont changer, comment les lignes peuvent se déplacer», reprend Simane.

Barbe sculptée et yeux perçants, Jean-Pierre Aïfa, qui répond au sobriquet de «calife», est raccord.

L'homme a une grande expérience: il fut syndicaliste, puis maire de Bourail pour l'Union calédonienne au slogan explicite – «Deux cœurs, un peuple» –, il préside encore l'association des Arabes et amis des Arabes de la Nouvelle-Ca-

«A travers cette création, j'entends une sorte de thérapie. Nous, les Kanaks, en avons besoin.»

Jean Mathias Djaiwé
directeur du centre culturel de Hienghène

lédonie, ayant pour père un ancien déporté, et figure parmi le comité des sages de l'archipel, composé d'une mosaïque d'identités. Du haut de ses 84 ans, il estime que «cette œuvre est nécessaire pour les plus jeunes, qui connaissent mal ou pas cette histoire. Il est temps de sortir du "je" pour aller vers le "nous". Nos morts appartiennent à tous et non à une communauté. C'est à ce prix que l'on sortira du ressentiment pour toucher la résilience». Deux jours plus tôt, Jean Mathias Djaiwé, directeur du centre culturel de Hienghène, était au diapason. «A travers cette création, j'entends une sorte de thérapie. Nous, les Kanaks, en avons besoin... Les anciens ont subi la colonisation dans sa forme la plus violente, et

c'est grâce à leur résistance et leur résilience que les plus jeunes bénéficient d'un modèle hybride. Etre biculturels, français et kanaks, ça peut être une force. La marche est enclenchée et rien ne peut plus arrêter la construction d'une nouvelle nation.»

ON NAÎT LÀ-BAS, ON EST D'ICI

En attendant, *Kaldun, requiem ou le pays invisible* donne à entendre une bande originale entre avant-hier et après-demain. Chants spirituels en mode prière musulmane, airs célébrant la révolte d'Ataï, ce grand mix interroge les plis et remous des identités fragmentées, des frontières reconfigurées, non sans écho avec la Poétique de la

relation d'Edouard Glissant. «On souhaite inventer une forme qui témoigne d'une créolisation, telle qu'elle pourrait être aboutie dans un siècle. Le calédonien du futur en somme, pétri de toutes les histoires de cette terre», analyse Abdelwaheb Sefsaf qui se repaît des «anachronismes musicaux», à l'image de cet *Ave Maria*, précédé de la lecture d'une lettre adressée en 1873 au pape d'un frère mariste en position de missionnaire, qui prend peu à peu les contours d'un groove boosté de tuba et perclus de perçus.

Les notes suggèrent ainsi les contours de cette interfécondité qui, pour promettre un autre entendement du monde, ne peut s'affranchir de creuser la question de la racine et des origines. On naît là-bas, on est d'ici aussi. Cette bande-son en témoigne, première phase d'un «projet considérable», selon le metteur en scène. «Il s'agit d'un socle, afin d'intégrer la dimension théâtrale, où la forme sera plus dans le jeu que dans le récit. Cette création faite de traces et de rhizomes se devait d'être à la hauteur de cette histoire des plus complexes.» A partir de l'automne, il prévoit de tourner trois ans cette formule hybride, un dispositif pluri-média qui intègre même une phase muséale. Mieux: un retour en Nouvelle-Calédonie devrait se faire au printemps 2025, d'autant que, pour l'heure, le contexte économique ne lui autorise hélas pas d'envisager la venue de Kanaks en Europe. Pourtant, ces derniers ajoutent naturellement une couche comme sur cette fantaisie d'obédience orientale qui oblique avec les percussions kanakes et les stridents sifflets des anciens maîtres caldoches.

Comment ne pas entendre un écho à propos, dans l'ultime chanson aux faux airs de calypso improvisée par le quartet vocal kanak le 15 février à Hienghène? Intitulée *Djawé Hwarani Biwé* («le cycle de l'eau»), les paroles prédisent qu'un fruit tombé dans la rivière va jusqu'à la mer, et de là d'autres racines pousseront ailleurs. A cet instant, une douce lancinance incline à la danse, en suspension, avec le duduk arménien, un ukulélé, un violon aux faux airs de fiddle, un tuba à la ronde néo-orléanaise. Et Abdelwaheb de s'élaner dans une volée de tals hindoustanis. Bienvenue dans le tour-monde à reconstruire en déconstruisant les clichés. Vaste chantier. ♦

KALDUN, REQUIEM OU LE PAYS INVISIBLE par ABDELWAHEB SEFSAF Le 30 mars à la Rampe d'Echirolles (38130), dans le cadre du festival Détours de Babel.

Cinéma

Musique

Miss France

Échirolles

Kaldûn, requiem ou le pays invisible ce jeudi soir à La Rampe

Le Dauphiné Libéré - 29 mars 2023 à 20:35 - Temps de lecture : 2 min



L'ensemble musical Canticum Novum dirigé par Emmanuel Bardon. Photo Pierre GRASSET

Kaldûn, requiem ou le pays invisible sera jeudi soir à La Rampe co-accueilli par le festival Détours de Babel. Bien dans l'esprit de cet événement culturel, ce spectacle de théâtre musical, proposé par la Cie Nomade in France et l'ensemble Canticum Novum en compagnie du groupe Aligator, est une passerelle entre les cultures du monde. Son créateur Abdelwaheb Sefsaf explique : « Kaldûn est le nom donné par les Algériens à la Nouvelle-Calédonie où ils furent déportés en 1871. Dans les bateaux de l'exil et sur place, ils y ont retrouvé les Communards. Et sur l'île, ils ont découvert le peuple kanak et sa

résistance face au colonisateur. De ces trois révoltes, j'ai voulu en faire un métissage culturel et artistique. Nous avons déjà fait tourner ce spectacle en Nouvelle-Calédonie. L'accueil du public y a été très enthousiaste. Pour lui, c'était comme une révélation, une prise de conscience d'une » créolisation « possible des mémoires et des luttes. » Quelle a été votre démarche artistique ? « A l'image de ma formation de comédien à l'École nationale supérieure d'art dramatique de Saint-Etienne et de mon parcours personnel de musicien. J'avais fondé le groupe de musique world Dézoriantal. J'ai réuni mes deux passions avec la création de ma compagnie de théâtre musical, Nomade in France. Pour ce spectacle, je suis sur scène, aux côtés de Johanna Nizard, avec le groupe de musique actuelle électro ethnique Aligator et l'ensemble Canticum Novum qui joue, sur des instruments originaux, la musique de l'Europe des Balkans et du bassin méditerranéen. Ce sera un mélange de la culture kanak et berbère, sans oublier les Communards ! »

Kaldûn, requiem ou le pays invisible, après son triomphe en Nouvelle-Calédonie, fait escale jeudi soir à Échirolles : un spectacle exceptionnel à ne pas manquer. Bonne nouvelle, il reste encore des places.

Jeudi 30 mars à La Rampe 20 h, 15 avenue du 8-Mai-1945 à Échirolles. Billetterie par courriel : billetterie@larampe-echirolles.fr ou par téléphone 04 76 400 505 ou sur place.

PIÈCES / MISE EN SCÈNE

KALDÛN

MISE EN SCÈNE ABDELWAHEB SEFSAF



Pour sa première création en tant que directeur du Théâtre de Sartrouville (Yvelines), le metteur en scène mêle théâtre et musique afin d'aborder l'histoire des migrations forcées en Nouvelle-Calédonie.

PROPOS RECUEILLIS PAR TIPHAINÉ LE ROY

LE CONTEXTE

Ensemble d'îles et d'archipels situés à l'est de l'Australie, la Nouvelle-Calédonie est colonisée par la France sous le Second Empire dans l'optique de renforcer sa présence dans cette zone du Pacifique sud, et pour y fonder une colonie pénitentiaire. Entre 1864 et 1897, environ deux mille Algériens sont relégués en Nouvelle-Calédonie. Parmi eux figurent les instigateurs de la l'insurrection kabyle de 1871 contre l'entreprise coloniale française en Algérie.

◆ UNE PIÈCE AUX FONDEMENTS HISTORIQUES

J'ai découvert cette histoire de migrations forcées par l'ouvrage *Kabyles du Pacifique*, de Mehdi Lallaoui. Pour punir la révolte de Mokrani, en Algérie, en 1871, certains participants au mouvement ont été envoyés au bagne, tout comme des communards, à la même époque. Je suis tout de suite entré en vibration avec ce support qui résonne avec mon envie de connecter ma double culture à travers des récits historiques. Je rencontre l'histoire des déportés de la Commune à travers l'histoire de ces déportés algériens. Je me rends compte qu'ils fraternisent au cours de la traversée. Ce sont des destins de souffrance et de revendication. Dans les deux cas, il y a une injustice et un combat pour la liberté. Ces destins de révoltés rencontrent une troisième révolte : celle des Kanaks en 1978. À cette époque, la Nouvelle-Calédonie est une colonie très récente. J'ai eu envie de parler de ces trois révoltes, dont les protagonistes se sont retrouvés sur un territoire au milieu du Pacifique, et questionner ce qu'il en advient.

◆ L'ÉCRITURE

J'ai écrit le texte de la pièce. Il y avait deux possibilités pour raconter cette histoire : soit un seul en scène, soit une fresque. J'ai choisi la deuxième option, celle d'une fresque composée d'une double écriture, théâtrale et musicale, avec une distribution nombreuse. En abordant cet angle mort de l'histoire de France, j'envisage un moyen d'expliquer certains événements de l'histoire plus récente. Je pense que des traumatismes sont tus et que les exposer au grand jour permet d'apaiser la société. Les raisons de la présence de populations immigrées sur un territoire sont souvent assez sombres, il est important d'en parler. Je me suis rendu en Nouvelle-Calédonie. Voir que certains ont fini leur périple là-bas, dans ce cimetière des « Arabes », comme il est nommé, est extrêmement émouvant. Je me suis rendu compte des nombreux métissages de la population. J'ai aussi mieux connu l'histoire des Kanaks, et de leurs révoltes, comme en 1917, ou les fondements de la prise d'otages de la grotte d'Ouvéa, en 1988.

◆ LA MISE EN SCÈNE

Il m'a fallu trois ans de préparation pour ce spectacle. Je n'ai jamais autant travaillé en amont sur la documentation et j'ai rencontré en Nouvelle-



« LES RAISONS DE LA PRÉSENCE DE POPULATIONS IMMIGRÉES SONT SOUVENT SOMBRES »

Calédonie des personnes issues de ces migrations forcées, notamment de Kabyles, mais aussi des migrations forcées de femmes. Car il y a aussi, à cette époque, des femmes envoyées au bagne, notamment des Bretonnes venues à Paris travailler dans de grandes maisons parisiennes, et qui ont eu recours à des « faiseuses d'ange » après avoir été victimes d'abus du maître de maison. Assez rapidement, j'ai réalisé qu'un spectacle ne suffirait pas à raconter tout cela, j'ai donc choisi de créer un espace muséal que les spectateurs et spectatrices traversent avant de s'installer pour la représentation. Cela permet de se mettre en condition et de leur raconter brièvement l'histoire des Kanaks, des Kabyles et des communards. Notre approche est presque journalistique, et je ne voulais pas priver les spectateurs de ce regard.

Au plateau, la musique jouée en direct permet d'élargir le champ proposé par le théâtre. Il y a aussi de la danse. Chaque fois que je retourne avec l'équipe en Nouvelle-Calédonie, je réalise des interviews et nous les filmons. La réalisatrice Raphaëlle Bruyas, qui travaille sur *Kaldân*, porte aussi son regard sur cette histoire.

◆ UN TISSAGE ENTRE RÉEL ET FICTION

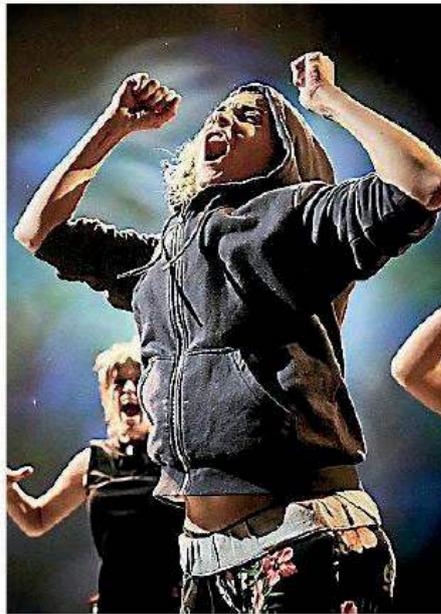
À partir de tout ce matériau de recherche, j'ai voulu créer un récit qui reste fidèle à la manière dont j'ai connu cette histoire, par le prisme de ma découverte de l'existence de ces déportés kabyles, à travers un personnage, Aziz, fait prisonnier politique du fait de sa participation à la révolte kabyle aux côtés d'El Mokrani. Au départ, le spectacle est un monologue, puis le récit s'incarne dès lors qu'il est interpellé par un autre protagoniste, et nous le voyons rencontrer des communards, comme Louise Michel. Au départ, je ne voulais pas la faire intervenir directement, puis, à force de recherches, il m'a semblé indispensable de la faire apparaître dans le récit tant elle est une figure héroïque de la Commune.

Neuf musiciens et musiciennes sont sur scène avec six comédiens et comédiennes. Il a fallu défendre cette grande forme qui nous permet de travailler de manière très poussée autant sur la lumière et la technique que la scénographie ou les costumes. Je suis très fier de voir à quel point ce type de spectacle contribue aussi à maintenir des métiers. ◆

En coulisses : La création épique Kaldûn
Par Nicolas Zarrouk

EN COULISSES

La création épique "Kaldûn" est jeudi au théâtre Molière à Sète



UNIQUE *Kaldûn*, c'est le nom donné à la Nouvelle-Calédonie par les Algériens déportés sur cette île lointaine en 1871. Création musicale et théâtrale d'Abdelwaheb Sefsaf *Kaldûn, requiem ou le pays invisible* entremêle la voix de ceux-ci, à celle des Communards exilés et des Kanaks colonisés. À vivre et vibrer ce jeudi à 20 h. tmsete.com

Kaldûn, une pièce musicale à la croisée des révoltes
Par Nicolas Zarrouk

4 > SÈTE

Kaldûn, une pièce musicale à la croisée des révoltes, créée à Sète

THÉÂTRE

La première est pour jeudi, à Sète. Au théâtre Molière, l'heure est aux derniers ajustements.

Nicolas Zarrouk
nzarrouk@midilibre.com

Mines graves et concentration maximale sur la scène du théâtre Molière de Sète, pour les techniciens, les comédiens de la Cie Nomade in France et les musiciens de Canticum Novum. À quelques jours seulement de la première de *Kaldûn*, ambitieuse fresque historique, il reste encore de nombreux détails à régler. Comme ce changement de décor sur lequel l'équipe s'exerce depuis presque trente minutes, sous l'œil attentif du metteur en scène Abdelwaheb Sefsaf. Ce jeudi 19 octobre, pour la représentation sétoise, il faudra que les tours de carton-pâte du décor à tiroir pivotent dans le bon timing, que les comédiens parviennent à se changer tout en rejoignant leurs places, que les musiciens prennent position dans les temps... Car au terme du monologue, quoi qu'il arrive, le rideau se lèvera.

« Si tout fonctionne, la magie opère dans la salle. Mais c'est aussi une grosse prise de risque. Le premier jour, on avait besoin de 6 minutes pour la mise en place. Aujourd'hui, il ne nous faut que 2 minutes et 20 secondes. Il faut encore gratter 10 secondes... », confie dans un sourire Abdelwaheb Sefsaf, directeur du Centre dramatique national de Sartrouville, qui s'est délocalisé pour l'occasion sur l'Île singulière.

Dans *Kaldûn*, le comédien et metteur en scène – qui fût aussi



L'équipe de *Kaldûn* est en résidence au théâtre Molière de Sète depuis début octobre.

S. CRAYNAUD DE LACE

l'un des membres du groupe de musique Dezoriantal – nous plongent dans trois révoltes, à travers trois continents, pourtant intimement liées. « En France, tout le monde connaît l'épisode de la Commune de Paris, de 1870. Mais qui se souvient qu'un an plus tard, en Algérie dans la région de Béjaïa, la révolte de Mokrani n'est pas loin de renverser le pouvoir colonial français ? Les insurgés kabyles vont être déportés, avec les Communard, direction le bagne de

Nouvelle-Calédonie, où un surprenant bouillon de culture se met en place. » Mais cette terre du bout du monde a déjà des occupants. Et en 1878, c'est au tour des Kanaks de se révolter pour défendre leur mode de vie.

En résidence au théâtre Molière

L'équipe de *Kaldûn* est arrivée à Sète au début du mois d'octobre, mais travaille sur la pièce depuis la fin août. Une résidence artistique de création rythmée par les

Comédiens et musiciens cohabitent

SUR SCÈNE Comédien, metteur en scène mais aussi musicien, Abdelwaheb Sefsaf défend un théâtre dans lequel la musique tient un rôle central. *Kaldûn* n'échappe pas à la règle. Sur scène, les comédiens partagent les planches avec neufs musiciens, qui se produisent en direct. « C'est une contrainte supplémentaire. Chacun doit comprendre les problématiques de l'autre et apprendre à composer avec. Mais je suis convaincu que cela amène une dimension supplémentaire pour le public. » L'artiste a composé l'intégralité des musiques du spectacle, en collaboration avec Georges Baux. Le musicien toulousain, compagnon de route depuis 30 ans de Bernard Lavillier et homme de l'ombre du théâtre français, est en charge sur *Kaldûn* de la direction musicale.

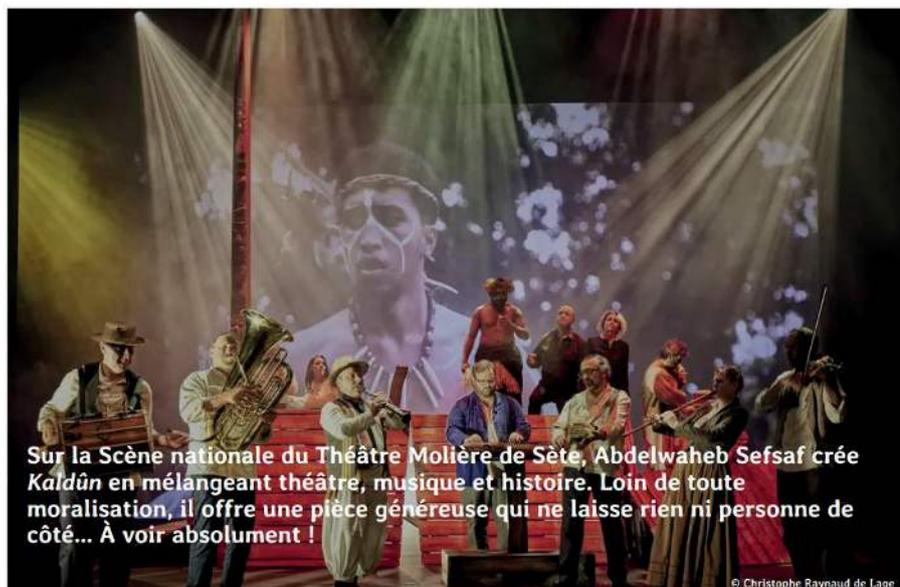
longues heures de répétition. « Nous avons deux à trois séquences par jour. On travaille en moyenne de 9 h à 21 h. Le matin est plutôt dédié à la technique, l'après-midi aux répétitions. Et il y a le filage à 19 h, pour que le corps commence à s'habituer au rythme des représentations, précise le metteur en scène. Comme pour des sportifs de haut niveau, il faut gérer la fatigue et le risque de blessure des cordes vocales. Les comédiens sont des professionnels, ils ont une hygiène de vie irréprochable. »

Et ils vont en avoir besoin ! *Kaldûn* sera donné pour la première fois sur la scène du théâtre sétois ce jeudi, avant de partir en tournée à travers la France. Quarante-vingts dates sont déjà signées pour cette saison, et le calendrier se remplit déjà pour l'année prochaine.

> *Kaldûn*, d'Abdelwaheb Sefsaf, jeudi 19 octobre à 20 h au théâtre Molière de Sète. De 5 € à 33 €. Infos et réservation sur www.tmsete.com.

Kaldûn, la convaincante épopée d'Abdelwaheb Sefsaf
Par Peter Avondo**CRITIQUES*****Kaldûn, la convaincante épopée d'Abdelwaheb Sefsaf***

24 octobre 2023



Sur la Scène nationale du Théâtre Molière de Sète, Abdelwaheb Sefsaf crée *Kaldûn* en mélangeant théâtre, musique et histoire. Loin de toute moralisation, il offre une pièce généreuse qui ne laisse rien ni personne de côté... À voir absolument !

© Christophe Raynaud de Lage

Il y a bien des pans de notre histoire que nous connaissons peu, que nous avons oubliés ou qu'on ne nous a pas appris. À n'en pas douter, les trois révoltes qui convergent dans la pièce *Kaldûn*, dernière création d'**Abdelwaheb Sefsaf**, en font partie. Ici, dans les années 1870, le sort des Communards rejoint celui des Berbères que l'on condamne au bagne, dans une colonie aux antipodes de la métropole. Mais cette Nouvelle-Calédonie convoitée par la France est déjà la terre des Kanaks, bien décidés à ne pas laisser l'histoire de leur peuple être spoliée par un envahisseur prétendument supérieur.

Passionné d'histoire, le metteur en scène récemment nommé à la tête du CDN de Sartrouville ne tarde pas à nous avertir : rien de ce qui sera porté au plateau n'a été inventé, ou presque. Même certains éléments de décor sont reproduits quasi à l'identique, comme pour rappeler que la mise en scène, qui tient ici de la création artistique, a servi, en d'autres temps pas si lointains, à l'humiliation et à l'asservissement de certaines populations. Autour de ces éléments, la scénographie de **Souad Sefsaf**, augmentée des lumières d'**Alexandre Juzdzewski**, s'impose avec beaucoup de pertinence et d'ingénierie, à l'image des trois récits qui se rencontrent, s'approprient et finissent par s'imbriquer dans une fluidité implacable.

Prendre l'histoire comme elle vient

© Christophe Raynaud de Lage

Indissociable du travail artistique de **Abdelwaheb Sefsaf**, la musique composée par **Aligator** trouve une place précieuse dans la conception de *Kaldûn*. Autour d'elle, des chants aux instrumentaux, s'articule une épopée historique dans laquelle on plonge sans retenue... et loin de toute didactique ! Voilà certainement le point d'entrée le plus délicat pour un tel sujet, approché ici avec beaucoup de finesse. Sobrement vêtu d'une chemise et d'un pantalon noirs, micro attaché à la ceinture, le metteur en scène gravite autour du plateau et s'autorise, avec parcimonie et un brin de détachement, quelques parenthèses visant à

offrir au public des clés de contextualisation bien choisies. Rien de plus, rien de trop, aucune leçon à donner ou à

recevoir. Pour le reste, la dramaturgie fait son œuvre. L'écriture est complexe par les propos qu'elle aborde, et pourtant livrée avec une certaine évidence par les artistes qui la portent. Sous les traits d'une Louise Michel plus vraie que nature, **Johanna Nizard** emporte dans sa justesse et son énergie sans faille une distribution pluridisciplinaire dans laquelle chacun trouve sa place.

De la matière du texte au travail du son, des costumes soignés à la vidéo dont on use avec modération... rares sont les spectacles qui nous donnent ainsi le sentiment que rien n'a été laissé au hasard. C'est pourtant peu de dire que, sur le papier, *Kaldûn* représente un défi de taille, pour les artistes comme pour les spectateurs. Mais la générosité des uns rejoint ici la curiosité des autres, donnant lieu à une rencontre authentique et sans prétention dans cette création à laquelle on ne peut souhaiter que succès et longue vie.

Peter Avondo

Kaldûn d'Abdelwaheb Sefsaf

Théâtre Molière – Sète, scène nationale archipel de Thau

Avenue Victor Hugo, 34200 Sète

Création le 19 octobre 2023

Tournée

Du 14 au 17 novembre : La Comédie de Saint-Étienne–CDN

Du 23 au 26 novembre : Théâtre des Quartiers d'Ivry CDN du Val de Marne

Du 29 novembre au 2 décembre : Théâtre de Sartrouville–CDN

Le 7 décembre : Sémaphore de Cébazat

Du 13 au 17 février : Célestins, Théâtre de Lyon

Le 14 mars : Le Carreau, Scène nationale de Forbach et de l'Est mosellan

Texte et mise en scène : Abdelwaheb Sefsaf

Avec : Canticum Novum (Emmanuel Bardon, Henri-Charles Caget, Spyridon Halaris, Léa Maquart, Artyom Minasyan, Aliocha Regnard, Gülay Hacer Toruk) et avec Fodil Assoul, Laurent Guittou, Lauryne Lopès de Pina, Jean-Baptiste Morrone, Johanna Nizard, Malik Richeux, Abdelwaheb Sefsaf, Simanë Wenethem

Assistanat à la mise en scène : Jeanne Béziers

Dramaturgie : Marion Guerrero

Composition musicale : Aligator (Abdelwaheb Sefsaf / Georges Baux)

Direction musicale : Georges Baux

Arrangements et adaptation musicale : Henri-Charles Caget

Scénographie : Souad Sefsaf

Costumes : Emmanuelle Thomas assistée de Mélodie Barbe, Isaure Lecœur

Création du crâne : Florian Poulin

Lumière : Alexandre Juzdzewski

Vidéo : Raphaëlle Bruyas

Son : Jérôme Rio

Construction décor : Les Ateliers d'Ulysse et Guillaume Ponroy, Ivan Assael, Henri Meiffren, Romain Ducher, Margaux Chevalier

Régie générale : Arnaud Perrat

Régie vidéo : Stéphane Cavanna

Régie plateau : Laurent Miché

25 octobre 2023

La Gazette des Sorties

27

COUPS DE CŒUR

Les récits de la révolte

Sète. Trois révoltes et un point commun: la Nouvelle-Calédonie. L'auteur et metteur en scène Abdelwaheb Sefsaf présente sa nouvelle création, *Kaldûn*, jeudi 19 au théâtre Molière à Sète. Entre fiction et documentaire, on embarque pour la Nouvelle-Calédonie – *Kaldûn* en algérien – où se rencontrent, au bain, les protagonistes de trois révoltes de la fin du XIX^e siècle: les communards de Paris en 1870, les Kabyles de la révolte d'El Mokrani en 1871 et les Kanaks en 1878 contre la spoliation de leurs terres. "À travers trois récits, j'ai réalisé un syncrétisme de la révolte", explique Abdelwaheb Sefsaf. "Il est important de raconter, car tout ce qui n'est pas dit entraîne la rancœur et la violence." Sur scène, vingt artistes œuvrent au récit, entre théâtre, musique, danse et vidéo.

Cécile Guyez

Jeudi 19 à 20h au théâtre Molière, av. Victor-Hugo à Sète.
Tél. 04 67 74 02 02 et tmsete.com. Entrée: 10 € à 33 €.

Kaldûn, un spectacle de théâtre musical grand format d'Abdelwaheb Sefsaf
Par Eric Demey



CDN DE SARTROUVILLE

Publié le 26 octobre 2023 - N° 315

Abdelwaheb Sefsaf offre avec *Kaldun* un spectacle de théâtre musical grand format et grand public qui éclaire l'histoire méconnue et passionnante de la colonisation de la Nouvelle Calédonie.

L'histoire des colonies françaises semble offrir une ressource infinie d'histoires plus intéressantes et éloquentes les unes que les autres quant à la violence dans laquelle celles-ci se sont constituées. Avec *Kaldun*, Abdelwaheb Sefsaf, nouveau directeur du CDN de Sartrouville, revient sur la colonisation de la Nouvelle Calédonie qui s'est opérée dans la deuxième moitié du XIXème siècle. Un pan méconnu de notre histoire nationale qui possède en plus la caractéristique de croiser l'histoire de l'Algérie et celle de la Commune. *Kaldun* nous transporte ainsi à Mokrani en Algérie, du côté de l'exposition coloniale à Paris, au Fort de Quelern dans le Finistère, sur les bateaux de déportation visant à peupler la nouvelle colonie et enfin du côté de l'île des Pins, bien sûr, de l'autre côté de la Terre. Un voyage en récits et en musique qui nous ramène dans les années 1870 mais trace aussi des liens avec l'histoire plus récente, où l'acquittement des auteurs de la fusillade de Hienghène de 1984, par exemple, rappelle combien la justice peut rester d'essence coloniale sur nos territoires.

Kaldun nous transporte ainsi à Mokrani en Algérie, du côté de l'exposition coloniale à Paris, au Fort de Quelern dans le Finistère, sur les bateaux de déportation visant à peupler la nouvelle colonie et enfin du côté de l'île des Pins, bien sûr, de l'autre côté de la Terre. Un voyage en récits et en musique qui nous ramène dans les années 1870 mais trace aussi des liens avec l'histoire plus récente, où l'acquiescement des auteurs de la fusillade de Hienghène de 1984, par exemple, rappelle combien la justice peut rester d'essence coloniale sur nos territoires.

Une réelle puissance spectaculaire

On ne rapportera pas ici avec plus de détails l'histoire de l'établissement de cette colonie de bagnards que le spectacle reconstitue pour le plus grand plaisir du spectateur à travers des tableaux richement illustrés qui suivent la destinée d'Aziz croisant celles du chef kanak Ataï, de Boumezrag el Mokrani, leader de l'insurrection algérienne, et de la célèbre communarde Louise Michel. La scénographie de Souad Sefsaf avec en fond de scène les projections vidéo conçues par Raphaëlle Bruyas œuvrent en mode reconstitution pittoresque que les costumes d'Emmanuelle Thomas parachèvent. Les huit interprètes et sept musiciens de l'ensemble Canticum Novum sont engagés dans chaque nouveau tableau. En naît une théâtralité un peu statique et encombrée mais l'ensemble dégage une réelle puissance spectaculaire, à coup de morceaux coécrits par Georges Baux qui reprennent les langues et inspirations musicales des pays et régions que la pièce traverse. Tout de noir vêtus, Abdelawaheb Sefsaf et sa troupe y chantent et racontent comment les luttes des opprimés ont pu les rapprocher entre eux malgré leurs différences, constituant ainsi une humanité commune, des alliances surprenantes, des métissages construits à rebours des préjugés et peurs qui peuvent habiter les représentations de l'Autre. En ces temps plus que perturbés, c'est évidemment un plaisir qu'on ne peut pas boudier.

Eric Demey



<http://www.theatre-sartrouville.com/wp-content/uploads/2023/11/202311071543.mp4>

Théâtre post colonial : 3 hargnes, 3 révoltes

Révoltés. Triade de révoltes. Algériens, communards et Kanaks. Un lien. Leur oppresseur commun : la France coloniale. Cette France « civilisatrice » qui a apporté le français sur cinq continents. Ces histoires. Cette Histoire, notre Histoire. « *L'histoire n'est pas le passé, c'est le présent* », écrivait Baldwin dans 'I Am Not Your Negro', son livre posthume. AbdelWahed Sefsaf n'aurait pas pu mieux incarner cela. Sa dernière création, 'Kaldûn', en est l'illustration. Dignité, grâce, puissance pulsent et cadencent la pièce.

Kaldûn, c'est le nom donné à la Nouvelle-Calédonie par les Algériens déportés en 1871. 1871, c'est le début et la fin de la Commune de Paris avec son lot de massacres et de déportations aux antipodes.

Dans l'Histoire humaine, il est singulier qu'un même oppresseur réunisse à un même endroit, trois colères, trois hargnes, trois soulèvements. Un croisement des révolutions. Au propre comme au figuré. Si l'Algérie a été la Mecque des révolutionnaires. Assurément, la Nouvelle-Calédonie a été leur Médine anachronique. Et à Kaldûn de faire se croiser des figures illustres issues de ce trident d'insurgés. Aziz, fils du cheikh al-Haddad, un des leaders de la révolte de Mokrani en Kabylie. Louise Michel, la louve rouge, communarde sur les barricades. Ataiï, le grand chef kanak qui se battit contre l'armée coloniale. À partir de l'Histoire, AbdelWahed Sefsaf s'amuse à imaginer leur rencontre, leurs discussions, le partage de leurs idéaux. Aujourd'hui, on parlerait de « convergence des luttes ».

Sur les planches, ce sont près de vingt comédien·ne·s, musicien·ne·s et chanteur·euse·s qui évoluent.

La mise en scène, le texte, la scénographie nous invitent à nous immerger dans ce passé reconstitué. Nous replongeant en enfance par moment, nous prenant aux tripes bien

souvent, et nous laissant en suspens, le texte étant caisse de résonance. Un texte écrit au fusain, mêlant écrits historiques à la plume d'AbdelWahed Sefsaf.

La mise en scène oscille entre des tableaux qui donnent vie à cette troupe de révolutionnaires, des paroles plus pédagogiques et des chants vibrant d'intensité. Le tout mis en valeur par des décors tout en grandeur et inventivité. Le résultat est sublimement saisissant. Les 2h50 (avec 20 minutes d'entracte) semblent trop courts. L'on demande que la pièce se prolonge. Qu'elle continue à nous compter ces récits. Récits qui sont autant de cris qui s'invitent dans notre actualité bouleversée.

Sur les planches, ce sont près de vingt comédien·ne·s, musicien·ne·s et aussi chanteur·euse·s qui évoluent. Leur générosité artistique rend palpables et crédibles les instants de vie récréés. Une dialectique théâtrale qui remet l'église au centre du village. Une pièce qui fusionne mémoire et Histoire·s. Un spectacle pour tous, connaisseurs de ces Histoires ou non, initiés au théâtre ou non.

Frantz Fanon, un autre damné de la terre, nous apprenait que « *Chaque génération doit, dans une relative opacité, affronter sa mission : la remplir ou la trahir* », AbdelWahed Sefsaf a rempli sa mission. Et ce, avec brio. Bas est le chapeau.

Soufyan Heutte

Photos répétitions : Christophe Raynaud de Lage.

Kaldûn a bénéficié d'une **création au Théâtre Molière, Scène nationale de Sète Archipel de Thau**

Après sa première au théâtre Molière le 19 octobre, voici les prochaines dates :

La Comédie de Saint-Étienne–CDN du 14 au 17 novembre 2023

Théâtre des Quartiers d'Ivry CDN du Val-de-Marne du 23 au 26 novembre 2023

Théâtre de Sartrouville et des Yvelines–CDN du 29 novembre au 2 décembre 2023.

Sémaphore de Cébazat le 7 décembre 2023

Célestins, Théâtre de Lyon du 13 au 17 février 2024

Le Carreau, Scène nationale de Forbach et de l'Est mosellan le 14 mars 2024



<http://www.theatre-sartrouville.com/wp-content/uploads/2023/11/202311071543.mp4>

Kaldûn, derrière le bagne, l'utopie
Par Anaïs Héluin

Kaldûn : Derrière le bagne, l'utopie



photo Christophe Raynaud de Lage

Avec Kaldûn, Abdelwaheb Sefsaf fait entrer son théâtre musical dans l'Histoire. Celle de trois révoltes populaires, dans trois continents, dans les années 1870. Portée par une écriture ciselée, par des chants puissants et un engagement fort et juste de tous ses interprètes, cette fresque très vivante réussit à faire poindre derrière le bagne l'utopie.

Après deux spectacles autofictifs, *Si loin si proche* (2019) et *Ulysse de Taourirt* (2021), Abdelwaheb Sefsaf quitte les rives de l'écriture et du jeu à la première personne. Avant même que s'ouvre sur le premier tableau de *Kaldûn* un rideau rouge comme on n'en fait plus, c'est un récit de type historique qui s'annonce à nous avec ces mots projetés sur le tissu : « BIENVENUE ! Exposition universelle de Paris 1889 ». Le passé toutefois, dès l'apparition des premiers comédiens, se manifeste sous des traits légèrement accentués, avec un soupçon de caricature. Dans l'attitude trop docte pour être honnête de celui qui se présente comme le docteur Jacobus X, on peut reconnaître l'humour à la fois critique et tendre que pratique Abdelwaheb Sefsaf depuis la création de sa compagnie de théâtre musical Nomade in France en 2011. La femme et l'homme en costumes exotiques qu'il désigne comme des « Canaques », invitant à regarder de près leur intimité, se meuvent avec un mélange de rétivité et de lascivité qui n'est guère plus naturaliste que la sienne.

Le chanteur, comédien et metteur en scène, également directeur depuis 2023 du Théâtre de Sartrouville – CDN, ne s'est pas effacé dans Kaldûn. Il a beau ne plus parler en son nom et diriger sur d'autres son regard, celui-ci est inchangé. Il affirme d'ailleurs cette subjectivité en se faisant narrateur de sa propre fresque, en prenant en charge ses transitions qui souvent nous font changer de continent et nous mènent vers une foule de personnages différents. Qu'elles soient parlantes ou chantantes, les nombreuses apparitions d'Abdelwaheb Sefsaf pourraient sembler brechtiennes mais ne le sont pas : son verbe haut, coloré et ses chansons en arabe et en français sont davantage pour l'ensemble des interprètes un moteur épique, un encouragement à avancer dans les tourmentes de l'Histoire qu'une rupture. Avant d'embarquer sa grande distribution – la plus ample qu'il ait dirigée à ce jour – composée de huit comédiens et de sept

musiciens de l'ensemble Canticum Vocum, il définit une fois pour toutes son geste : « *Rien de ce que vous avez entendu et allez entendre n'a été inventé. Les mots peut-être, mais pas les faits. Le décor, la musique, la mise en scène peut-être aussi et en cela il s'agit bien d'une création théâtrale mais les faits, eux, sont seulement relatés* ».

Kaldûn redonne ainsi à l'Histoire tous ses vertiges, tous ses tremblements. Les trois révoltes populaires dont il y est question, qui éclatent dans les années 1870 en France, en Kabylie et en Nouvelle-Calédonie, sont une matière de choix pour qui veut redonner vie au passé, tout en révélant les liens qu'entretient avec lui le présent. Cela surtout parce que les trois luttes se rencontrent, produisant son lot de haines mais aussi d'amitiés dignes des meilleures fictions. **En choisissant de commencer son vaste récit une fois achevées et perdues la Commune de Paris et la révolte d'El Mokrani en Algérie un an plus tard, au moment où les insurgés des deux côtés de la Méditerranée se voient forcés à l'exil en Nouvelle-Calédonie, Abdelwaheb Sefsaf prenait le risque d'ancrer sa pièce dans la seule des trois réalités qui lui était étrangère, ainsi qu'à son équipe.** Cette décision, parce qu'elle a poussé l'auteur et metteur en scène à un travail approfondi de documentation et de terrain avec tous ses collaborateurs, les incitant à imaginer des manières inédites de créer et de partager leur travail, est d'une justesse dont témoigne à chaque instant la délicatesse de Kaldûn.

La révolte de Nouméa en Nouvelle-Calédonie, en 1878, est le carrefour qui rassemble tous les personnages, célèbres et inconnus – nous avons par exemple **Louise Michel incarnée par l'excellente Johanna Nizard**, le chef militaire Aziz El Haddad (**Fodil Assoul**) et Ataï (le danseur hip hop et slameur kanak **Simanë Wenethem**) – de la fresque dont les matériaux très hétérogènes sont portés par un même souffle. Derrière les relations qui se tissent entre l'héroïne française et les personnalités kabyles et kanaks, très différentes des rapports de domination qu'entretiennent les gouvernements de leurs pays, on perçoit la vie du groupe d'interprètes, eux aussi issus d'horizons éloignés. Cette existence du groupe est surtout sensible lorsqu'un comédien se détache des autres pour porter le monologue, souvent enflammé pour la défense de la liberté d'un peuple et toujours adressé directement au public, d'un de ses personnages : toutes les têtes, toutes les oreilles se tournent alors vers lui. Chacun à son tour, les comédiens deviennent ainsi conteurs pour les autres.

L'écoute qui circule au sein du groupe est ainsi, comme le regard singulier d'Abelwaheb Sefsaf sur le passé, un motif majeur du foisonnant Kaldûn. La belle attention accordée à la moindre parole, dès lors qu'elle véhicule des valeurs humanistes, relie entre eux les fragments bien découpés du spectacle autant sinon davantage que sa progression presque chronologique. « Presque » car, dans l'effort qu'elle mène pour aller de 1873 à son point de départ en 1889, la troupe est parfois interrompue par l'irruption d'un passé plus proche, comme lorsque la comédienne Lauryne Lopès de Pina quitte la Nouvelle-Calédonie du XIXème pour faire un saut dans celle du XXème, évoquant la guerre civile qui éclate en 1984 quand les Blancs de Nouvelle-Calédonie refusent aux Kanaks leur indépendance. **Kaldûn relie les injustices entre elles pour mieux tisser contre elles son réseau de résistance où les grandes colères ne vont pas sans des joies aussi immenses.**

Anaïs Heluin – www.sceneweb.fr

Entretien

Abdelwaheb Sefsaf, directeur du Centre dramatique national de Sartrouville : « l'histoire efface souvent le caractère patriotique des révoltes populaires »

Le nouveau directeur du Centre dramatique national de Sartrouville, Abdelwaheb Sefsaf, présente *Kaldûn*, sa toute nouvelle création. Une pièce qui explore plusieurs révoltes anticoloniales sur trois continents.

Marina Da Silva



Kaldûn, la dernière création de Abdelwaheb Sefsaf, directeur du CDN de Sartrouville et des Yvelines.
© Christophe RAYNAUD DE LAGE

Nommé en décembre 2022 à la direction du CDN de Sartrouville et des Yvelines, **Abdelwaheb Sefsaf**, auteur, acteur, musicien et metteur en scène, consacre sa programmation aux nouveaux récits.

Kaldûn, sa dernière création, célèbre et éclaire le soulèvement de la Commune de Paris en 1871, la révolte algérienne de Mokrani cette même année, et l'insurrection kanake de 1878. Une pièce monumentale, avec huit acteurs et sept musiciens.

Que raconte *Kaldûn*, le nom donné à la Nouvelle-Calédonie par les Algériens qui y furent déportés en 1871, et où vous vous êtes rendu pour travailler sur cette histoire ?

La pièce raconte l'histoire de trois révoltes en moins d'une décennie sur le territoire français. Chronologiquement, **la révolte algérienne du 16 mars 1871** contre la colonisation, plus connue sous le nom de révolte El Mokrani, puis, quelques jours plus tard, la Commune de Paris et, enfin, **la révolte kanake de 1878**.

Le personnage d'Aziz en est le fil conducteur. Il est le fils du cheik El Haddad, chef de la confrérie des Rahman Ya, qui va lever 100 000 hommes pour conduire cette insurrection pour laquelle il sera déporté en Nouvelle-Calédonie. Je m'y suis rendu après avoir découvert cette histoire à travers la lecture de *Kabyles du Pacifique*, de Mehdi Lallaoui, lecture qui m'a profondément bouleversé.

J'ai tout de suite réalisé que j'avais quelque chose à voir ou à jouer avec cette histoire. J'ignorais tout de la révolte kanake et de la culture kanake. Ce voyage était absolument nécessaire pour ne pas jouer les usurpateurs.

Qu'est-ce qui vous a particulièrement frappé en Nouvelle-Calédonie ?

Le cimetière de Nessadiou, où sont enterrés les premiers Algériens déportés, et celui des révoltés de la Commune, sur l'île des Pins, ont été des déclencheurs émotionnels extrêmement forts. Puis, la découverte du nord de la Nouvelle-Calédonie et la rencontre avec des tribus kanakes.

Lorsque je me suis rendu à Hienghène, on m'a raconté l'assassinat des dix militants indépendantistes de Tiendanite, en 1984, puis **le massacre de la grotte d'Ouvéa, en 1988**. L'histoire peut se remonter comme une cassette magnéto. On ne peut pas la comprendre sans en saisir les origines, dont la révolte kanake d'Ataï, en 1878.

Et pour la partie algérienne ?

Je suis allé à la rencontre d'un territoire que je ne connaissais pas, la grande Kabylie, en particulier le village de Seddouk, d'où est originaire le cheikh El Haddad. Son fils, Aziz, est mon personnage principal, celui qui va réellement prendre le relais de cette révolte puisque son père meurt cinq jours après avoir été condamné lors du procès de Constantine. J'ai voulu rétablir la vérité sur ce personnage.

Comment s'y prend-on pour traiter au plateau cette matière monumentale ?

Tout est lié. La révolte algérienne naît de la fragilisation de la France par l'attaque de la Prusse. Ces révoltés algériens, qui étaient aux côtés de Napoléon III à la bataille de Sedan, vont être faits prisonniers par les Prussiens. À leur libération, ils rentrent dans leur village désillusionnés, découvrent qu'ils ont été spoliés de leurs terres et vont déclencher la révolte. Elle rencontrera celle de la Commune. Les communards aussi vont d'abord défendre Paris contre la Prusse, c'est une révolte patriotique. L'histoire efface souvent le caractère patriotique des révoltes populaires.

Par la suite, ce sera une révolte sociétale qui propose un nouveau monde, égalitaire. Mais la France n'est absolument pas prête à entendre cela. L'arrivée de ces révoltés, déportés en Nouvelle-Calédonie, ajoutés aux « colons libres », va provoquer le bouleversement profond de l'écosystème kanak et, par conséquent, la révolution de 1878.

Les deux acteurs principaux, Fodil Assoul (Aziz) et Simanë Wenethem (Ataï) sont algérien et kanak. Était-ce important pour vous ?

Oui. Je ne voulais pas faire d'appropriation culturelle. C'est leur histoire, j'y suis allé comme témoin. Fodil comme Simanë ont une identité artistique propre. Ils ont une théâtralité et une sensibilité différentes, et c'était très important d'être à cet endroit de l'authenticité. Je voulais aussi que plusieurs langues soient parlées dans le spectacle, notamment le kabyle.

En Nouvelle-Calédonie, il n'y a pas d'école d'acteurs, mais il existe une tradition millénaire de porter la parole. Simanë, en tant que chef de sa tribu, est l'héritier de cette tradition, qu'il a choisi de démocratiser en la mélangeant au slam et au hip-hop.

Vous venez d'être nommé à la direction du Théâtre de Sartrouville. Quel projet voulez-vous y déployer ?

Je veux sortir du répertoire classique dans lequel on a une sous-représentation des femmes par rapport aux hommes et une inexistence de la diversité.

« Le combat, essentiel pour la diversité dans les espaces publics, reste à mener. »

À Sartrouville, on a un héritage de pluridisciplinarité : théâtre, danse, cirque, marionnettes et, à l'intérieur de la famille théâtre, je m'enorgueillis de pouvoir accueillir toute forme de représentation théâtrale.

Vous jouez *Kaldûn*, au Théâtre des Quartiers d'Ivry (TQI)...

Avec Nasser Djemaï, le directeur du TQI, nous avons fait la même école à Saint-Étienne, nous sommes tous les deux fils d'immigrés algériens. Il a été le premier directeur d'origine immigrée nommé à la tête d'un CDN. Cela a du sens. Aujourd'hui, les centres dramatiques nationaux parviennent progressivement à la parité – un combat que j'ai mené.

Mais le combat, essentiel pour la diversité dans les espaces publics, reste à mener. Je parle de diversité au niveau culturel, mais aussi au niveau social. Je me revendique d'une culture ouvrière et je crois que, lorsqu'il y a de la diversité sociale, il y a de la diversité culturelle. Je ne cherche pas à opposer des typologies de publics, mais je pense qu'il faut cohabiter au théâtre comme dans la société, et que toutes les populations doivent aussi être représentées sur scène.

Au Théâtre des Quartiers d'Ivry-CDN, du 23 au 26 novembre ; au Théâtre de Sartrouville, du 29 novembre au 2 décembre ; au Sémaphore de Cébazat (Sète), le 7 décembre ; aux Célestins (Lyon), du 13 au 17 février 2024, et au Carreau (Forbach), le 14 mars.



Kahldun c'est l'île de la Nouvelle Calédonie perçue par les algériens (Les Mokrani) déportés au bagne en 1870, par leurs colonisateurs français. À la même époque s'y retrouvent des communnards via Brest et bien sûr les hôtes Kanaks, tous unis par la lutte contre l'opresseur (parfois l'État mais surtout l'esprit de colon) et l'engagement pour la liberté.

Abdelwaheb Sefsaf s'empare avec brio et corps (Maître de cérémonie et chanteur également !) de cet épisode historico-politique en composant des fresques symboliquement marquantes, agrémentées de poignants chants et musiques traditionnels du Pacifique ou de la Méditerranée (bientôt le CD !).

La distribution est riche et variée, les décors grandioses (**Souad Sefsaf** pour la scénographie) et les chœurs pleins d'âme (**Emmanuel Bardon** et **Gülay Hacer Toruk** magiques !). On ressent l'unité collective même si des individualités rayonnent plus que d'autres (le fougueux artiste Kanak **Simanë Wenethem** en tête mais aussi la convaincante **Johanna Nizard** en Louise Michel ou encore **Fodil Assoul** jouant Aziz, figure du soufisme algérien...).

Le propos résonne à juste titre dans l'actualité, alimentant notamment en profondeur les pseudo-débats sur l'identité ou la nation souche. D'ailleurs le(s) public(s) a répondu présent les 5 soirs de représentation au théâtre de la Comédie de Saint-Étienne, berceau de l'artiste. Un rassemblement fraternel et multiple autour de saines valeurs partagées : la beauté, la foi, l'amour, l'espérance, le respect...

Kahldun est un spectacle total, une épopée lyrique dont on sort revigoré et joyeux. Rares sont les pièces d'une telle intensité vibratoire. Quelques phrases, images, sons résonnent encore dans la Mémoire vive...

Entretien avec **Abdelwaheb Sefsaf** (8 et 5 min) :



<http://www.mediachoeur.fr/archive/2023/11/20/le-combat-continu-6471865.html>

LE CHŒUR BATTANT de l'insurrection

THÉÂTRE

KALDÛN / Abdelwaheb Sefsaf / Théâtre des Quartiers d'Ivry (94),
jusqu'au 26 novembre / Théâtre de Sartrouville (78),
du 29 novembre au 2 décembre

Avec *Kaldûn*, Abdelwaheb Sefsaf réussit une puissante fresque musicale mêlant le récit de trois révoltes éclatant dans les années 1870 en France, en Kabylie et en Nouvelle-Calédonie.

Dans deux cages, une femme et un homme désignés par un troisième comme des « Kanaks » sont offerts aux regards. Au centre du plateau, une dizaine de comédiens et de musiciens, instruments en main, les observent. Avec cette scène, *Kaldûn*, d'Abdelwaheb Sefsaf, s'ouvre sur un amer constat d'échec. Ainsi représentée, l'Exposition universelle de Paris, en 1889, marque la faillite de l'une des trois luttes dont il va être question dans le spectacle : celle que porte la même année en Nouvelle-Calédonie Ataï, le chef de Komalé, contre l'accaparement des terres par le pouvoir colonial français. Cette introduction a beau annoncer aussi la défaite des deux autres insurrections que raconte *Kaldûn* – celle de la Commune en France en 1871 et celle de Cheikh El Mokrani, la même année, en Algérie, alors colonie française –, le spectacle ne s'éternise pas dans la douleur.

Bientôt, violon, flûte, oud, kanun ou encore duduk et pakou joués par des membres de l'ensemble Canticum Novum forment un chœur qui gronde mais qui apaise aussi et relie. Abdelwaheb Sefsaf est là pour faire le lien entre ces musiciens et les huit acteurs de la pièce. Par son chant mêlant avec art mots et sonorités des deux côtés de la Méditerranée, il se fait chef d'orchestre d'une grande traversée de l'histoire et des cultures, la plus ambitieuse depuis la création en 2011 de sa compagnie Nomade in France, avec laquelle il défend un théâtre musical métissé. Son écriture ciselée, finement nourrie par un important travail de documentation et des voyages en Nouvelle-Calédonie, nous mène aux points d'intersection des trois luttes, à ses carrefours d'entraide et d'amitié.

Pour raconter la déportation des insurgés français et algériens en Nouvelle-Calédonie, puis la révolte d'Ataï et des siens, les huit comédiens sont à l'image des figures qu'ils incarnent : en mouvement permanent. Tantôt dans des monologues, tantôt à plusieurs, ils expriment le refus de leurs personnages de se laisser réduire à ce que veulent faire d'eux des gouvernements qui oppriment et colonisent. Louise Michel (excellente Johanna Nizard), le chef militaire Aziz El Haddad (Fodil Assoul) et Ataï (le danseur hip-hop et slameur kanak Simanë Wenethem), qui se rencontrent et solidarisent au plateau comme ils l'ont fait dans la réalité, sont entourés d'individus moins célèbres grâce aux autres acteurs, habiles dans leurs multiples changements de rôle. Dans *Kaldûn*, la Nouvelle-Calédonie est davantage qu'une vie d'exil pour les uns et une existence d'occupation pour les autres. C'est un passionnant terrain d'écoute de l'autre, de ses douleurs et de ses aspirations. ● ANAÏS HELUIN

Kaldûn, trois révoltes anticoloniales

Du 23 au 26/11, au Théâtre des Quartiers d'Ivry (94), le directeur du Centre dramatique national de Sartrouville, Abdelwaheb Sefsaf, présente *Kaldûn*. Une création qui explore, célèbre et éclaire plusieurs révoltes anticoloniales sur trois continents : le soulèvement de la Commune de Paris en 1871, la révolte algérienne de Mokrani cette même année et l'insurrection kanake de 1878. Une pièce monumentale, avec huit acteurs et sept musiciens.



Marina Da Silva – Que raconte [Kaldûn](#), le nom donné à la Nouvelle-Calédonie par les Algériens qui y furent déportés en 1871, et où vous vous êtes rendu pour travailler sur cette histoire ?

Abdelwaheb Sefsaf – La pièce raconte l'histoire de trois révoltes en moins d'une décennie sur le territoire français. Chronologiquement, **la révolte algérienne du 16 mars 1871 contre la colonisation, plus connue sous le nom de révolte El Mokrani, puis, quelques jours plus tard, la Commune de Paris et, enfin, la révolte kanake de 1878.** Le personnage d'Aziz en est le fil conducteur. Il est le fils du cheik El Haddad, chef de la confrérie des Rahman Ya, qui va lever 100 000 hommes pour conduire cette insurrection pour laquelle il sera déporté en Nouvelle-Calédonie. Je m'y suis rendu après avoir découvert cette histoire à travers la lecture de *Kabyles du Pacifique*, de Mehdi Lallaoui, lecture qui m'a profondément bouleversé. J'ai tout de suite réalisé que j'avais quelque chose à voir ou à jouer avec cette histoire. J'ignorais tout de la révolte kanake et de la culture kanake. Ce voyage était absolument nécessaire pour ne pas jouer les usurpateurs.



M-D.S – Qu'est-ce qui vous a particulièrement frappé en Nouvelle-Calédonie ?

A.S – Le cimetière de Nessadiou, où sont enterrés les premiers Algériens déportés, et celui des révoltés de la Commune, sur l'île des Pins, ont été des déclencheurs émotionnels extrêmement forts. Puis, la découverte du nord de la Nouvelle-Calédonie et la rencontre avec des tribus kanakes. Lorsque je me suis rendu à Hienghène, **on m'a raconté l'assassinat des dix militants indépendantistes de Tiendanite, en 1984, puis le massacre de la grotte d'Ouvéa, en 1988.** L'histoire peut se

remonter comme une cassette magnéto. On ne peut pas la comprendre sans en saisir les origines, dont la révolte kanake d'Ataï, en 1878.

M-D.S – Et pour la partie algérienne ?

A.S – Je suis allé à la rencontre d'un territoire que je ne connaissais pas, **la grande Kabylie, en particulier le village de Seddouk, d'où est originaire le cheikh El Haddad**. Son fils, Aziz, est mon personnage principal, celui qui va réellement prendre le relais de cette révolte puisque son père meurt cinq jours après avoir été condamné lors du procès de Constantine. J'ai voulu rétablir la vérité sur ce personnage.



M-D.S – Comment s'y prend-on pour traiter au plateau cette matière monumentale ?

A.S – Tout est lié. La révolte algérienne naît de la fragilisation de la France par l'attaque de la Prusse. Ces révoltés algériens, qui étaient aux côtés de Napoléon III à la bataille de Sedan, vont être faits prisonniers par les Prussiens. À leur libération, ils rentrent dans leurs villages désillusionnés, découvrent qu'ils ont été spoliés de leurs terres et vont déclencher la révolte. Elle rencontrera celle de la Commune. Les communards aussi vont d'abord défendre Paris contre la Prusse, c'est une révolte patriotique. **L'histoire efface souvent le caractère**

patriotique des révoltes populaires. Par la suite, ce sera une révolte sociétale qui propose un nouveau monde, égalitaire. Mais la France n'est absolument pas prête à entendre cela. **L'arrivée de ces révoltés, déportés en Nouvelle-Calédonie, ajoutés aux « colons libres », va provoquer le bouleversement profond de l'écosystème kanak** et, par conséquent, la révolution de 1878.



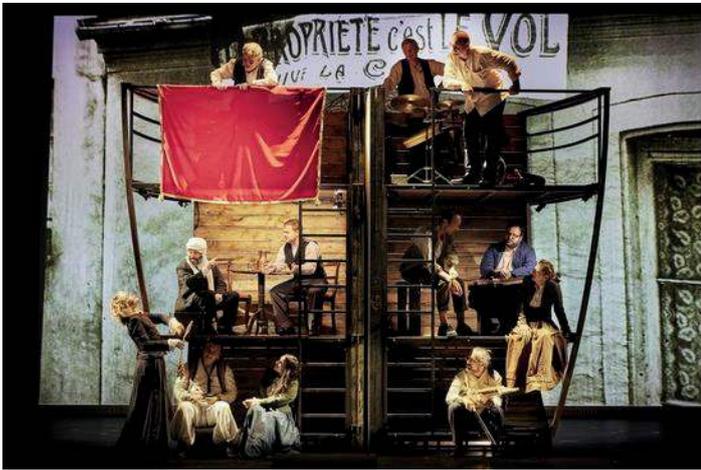
M-D.S – Les deux acteurs principaux, Fodil Assoul (Aziz) et Simanë Wenethem (Ataï) sont algérien et kanak. Était-ce important pour vous ?

A.S – Oui. Je ne voulais pas faire d'appropriation culturelle. C'est leur histoire, j'y suis allé comme témoin. **Fodil comme Simanë ont une identité artistique propre. Ils ont une théâtralité et une sensibilité différentes**, et c'était très important d'être à cet endroit de l'authenticité. Je voulais aussi que plusieurs langues soient parlées dans le spectacle, notamment le kabyle. **En Nouvelle-Calédonie, il n'y a pas d'école d'acteurs, mais il**

existe une tradition millénaire de porter la parole. Simanë, en tant que chef de sa tribu, est l'héritier de cette tradition, qu'il a choisi de démocratiser en la mélangeant au slam et au hip-hop.

M-D.S – En décembre 2022, vous avez été nommé à la direction du [Théâtre de Sartrouville](#). Quel projet voulez-vous y déployer ?

A.S – Je veux sortir du répertoire classique dans lequel on a une sous-représentation des femmes par rapport aux hommes et une inexistence de la diversité. **À Sartrouville, on a un héritage de pluridisciplinarité : théâtre, danse, cirque, marionnettes** et, à l'intérieur de la famille théâtre, je m'enorgueillis de pouvoir accueillir toute forme de représentation théâtrale.



M-D.S – Vous jouez *Kaldûn*, au [Théâtre des Quartiers d'Ivry](#) (TQI)...

A.S – Avec Nasser Djemaï, le directeur du TQI, nous avons fait la même école à Saint-Étienne, nous sommes tous les deux fils d'immigrés algériens. **Il a été le premier directeur d'origine immigrée nommé à la tête d'un CDN. Cela a du sens.**

Aujourd'hui, les centres dramatiques nationaux parviennent progressivement à la parité – un combat que j'ai mené. Mais le combat, essentiel pour la diversité dans les espaces publics, reste à mener. Je parle de diversité au niveau culturel,

mais aussi au niveau social. **Je me revendique d'une culture ouvrière et je crois que, lorsqu'il y a de la diversité sociale, il y a de la diversité culturelle.** Je ne cherche pas à opposer des typologies de publics, mais je pense qu'il faut cohabiter au théâtre comme dans la société, et que toutes les populations doivent aussi être représentées sur scène.

Propos recueillis par Marina Da Silva

Kaldûn, texte et mise en scène Abdelwaheb Sefsaf : Du 23 au 26/11 au [Théâtre des Quartiers d'Ivry-CDN](#). Du 29/11 au 02/12 au [Théâtre de Sartrouville-CDN](#). Le 07/12 au [Sémaphore de Cébazat](#) (Sète). Du 13 au 17/02/24 aux [Célestins](#) (Lyon). Le 14/03 au [Carreau](#) (Forbach).

Une fresque historique, sur la révolte de trois peuples...
Par Maxime Pimont

THÉÂTRE

Une fresque historique sur la révolte de trois peuples au cours du XIXe siècle, à Sartrouville

Le théâtre de Sartrouville présente sa grosse création de la saison, avec le spectacle historique *Kaldûn* qui se jouera du 29 novembre au 2 décembre.

C'est un des temps forts de la saison au Centre dramatique national de Sartrouville. Du 29 novembre au 2 décembre, le théâtre yvelinois proposera 4 représentations du spectacle *Kaldûn*.

Kaldûn est une grande fresque historique. Un spectacle musical qui s'articule autour de trois peuples, trois révoltes, trois continents : les Communards en France, les révoltés de Mokrani en Algérie et les Kanaks de Nouvelle-Calédonie, des territoires français à l'époque.

« J'ai coutume de chercher dans chacun de mes sujets des prétextes à raconter la rencontre entre l'hémisphère nord et l'hémisphère sud », explique Abdelwaheb Sefsaf, metteur en scène de *Kaldûn* et directeur du Centre dramatique national de Sartrouville. En l'occurrence, le prétexte était tout trouvé. Avec *Kaldûn*, je n'ai jamais autant exploré la notion de Nord et Sud puisqu'on ne peut pas être plus aux antipodes qu'entre la France et la Calédonie. Il y avait donc pour moi un symbole. »

Jeu, musique et décors

Pour créer un spectacle à la dimension de cette épopée,

Abdelwaheb Sefsaf a réuni quinze interprètes, musiciens, danseurs, acteurs, chanteurs — dont l'ensemble de musique ancienne Canticum Novum — venus d'Europe, d'Algérie et de Nouvelle-Calédonie.

« La difficulté du projet était de faire de trois histoires une seule à travers un fil conducteur, un personnage qui va rencontrer toutes les grandes figures des trois révoltes. J'aime raconter une histoire et je l'ai tournée un peu comme une mini saga. C'est aussi très spectaculaire avec des décors magistraux passant du fort de Quélern à la traversée sur l'océan Indien à l'arrivée en Calédonie. »

« On n'a plus beaucoup l'occasion de voir des spectacles de cette dimension et je suis le premier à le regretter en tant que directeur de théâtre et artiste. »

**ABDELWAHEB SEFSAF,
METTEUR EN SCÈNE DE
KALDÛN**

L'Histoire avec un grand H

Après l'échec de leur soulè-



Le spectacle *Kaldûn* sera joué lors de 4 représentations du 29 novembre au 2 décembre à Sartrouville. Christophe Raynaud de Lage

vement, les Communards sont déportés en Nouvelle-Calédonie depuis la rade de Brest. Là, ils y rencontrent les révoltés de Mokrani en Algérie, condamnés au baigne à vie sur cette même île.

La traversée en bateau pour rejoindre « le caillou » dure six mois. Ils sont traités comme du bétail et entassés dans des cales de moins d'un mètre cinquante de haut. Pour survivre, ils chantent. Sept ans plus tard, les Communards obtiennent

l'amnistie.

À son retour, Louise Michel ne cesse de plaider la cause des Algériens et des Kanaks dont le Mouvement de libération est écrasé en 1878 par l'armée française. Révolte portée par Ataï, qui sera décapité et dont la tête sera exposée comme un trophée au Muséum national d'Histoire naturelle de Paris.

Abdelwaheb Sefsaf cherche toujours les petites histoires qui constituent la grande Histoire

de France. « Cette époque du XIXe siècle est extrêmement riche, c'est le siècle de la transition entre la monarchie et la République. C'est aussi un siècle de transition sociale avec la révolution industrielle. C'est le plus grand siècle de la littérature française. C'est le siècle de l'expansion de l'empire colonial, jamais la France ne sera aussi étendue. Enfin, c'est un siècle de troubles où en

moins d'une décennie, on recense trois révolutions majeures qui vont, selon moi, constituer des troubles dont on hérite encore à notre époque. J'ai le sentiment que l'on continue aujourd'hui de réparer les traumatismes qu'a pu provoquer ce siècle. »

« Ne pas tourner le dos au passé »

Récemment, les Kanaks indépendantistes ont obtenu la restitution de la tête d'Ataï, décapité. En 2021, soit 150 ans plus tard.

« Je parle du devoir de mémoire, mais je préfère être dans la réparation que dans la repentance. Pour moi, il ne faut jamais tourner le dos à son passé parce qu'il se rappelle toujours à nous. Je crois au fantôme du passé. Il faut faire face à l'Histoire », conclut Abdelwaheb Sefsaf.

● Maxime PIMONT

■ Mercredi 29 novembre à 20 h, jeudi 30 novembre à 19 h 30, vendredi 1^{er} décembre à 20 h et samedi 2 décembre à 17 h. Au théâtre de Sartrouville (place Jacques-Brel). Tarifs : de 10 à 25 €. Rés. : theatre-sartrouville.com

Requiem pour trois révoltes qu'un lieu finira par réunir, Kaldûn
Par Micheline Rousselet

Requiem pour trois révoltes qu'un lieu finira par réunir, Kaldûn, la Nouvelle Calédonie

24 novembre 2023



1872 : après la semaine sanglante qui signe la fin de la Commune, 3800 communards sont condamnés à la déportation en Nouvelle Calédonie. 1871 : après la révolte de la population sous la direction de Mokrani en Kabylie, les insurgés sont déportés à leur tour. Sur les bateaux qui les emmènent vers la Nouvelle Calédonie après une traversée de 150 jours, ils fraternisent avec les communards, frères d'exil et de lutte. 1878 : c'est la grande révolte mélanésienne contre la spoliation de leurs terres par les colons, qui relèguent les Kanaks sur les pentes les plus raides impropres à la culture et refusant de clôturer leurs terres, laissent leur bétail piétiner les maigres récoltes des autochtones. Leur chef Altaï marche sur Nouméa mais sera trahi et tué. Sa tête sera exposée dans un musée à Paris avant de l'être à l'Exposition Universelle de 1889.

A la manière d'un conteur oriental, Abdelwaheb Sefsaf raconte cette histoire où tous les faits sont vrais. Metteur en scène il nous emmène d'un continent à l'autre usant de décors impressionnants imaginés par Souad Sefsaf et de vidéos (Raphaëlle Bruyas). Derrière des arcs arabes se dévoile la casbah ou le port d'Alger, les murs couverts d'affiche nous emportent à Belleville, une immense tête de mort, faite de baguettes, rappelle la pauvre tête d'Altaï ballottée loin de son corps de lieu en lieu. Et puis surtout il y a la mer dont les vagues emplissent tout le fond du décor avec à l'avant les cages de 1,5 mètre de haut où les bagnards parlent de leur misère et de leur lutte. Mât et voile, mer qui peu à peu laisse entrevoir le rivage après tant de mois de traversée, le spectateur a l'impression de partager ce voyage interminable. Comédien et chanteur Abdelwaheb Sefsaf a fait appel à un ensemble de musique ancienne, Canticum Novum. Accompagné par ces sept musiciens et chanteurs, la voix chaude d'Abdelwahed Sefsaf passe de l'arabe au français, de la révolte à la mélancolie. Narrateur il devient personnage quand il rencontre Louise Michel ou Altaï. Les huit comédiens et comédiennes vont jouer l'histoire de ces trois révoltes. Des moments significatifs sont pointés :

les kanaks dans les zoos humains des Expositions universelles où on les présente comme des cannibales propres à faire peur, le départ des bannis du port d'Alger où on interdit les adieux aux mères, le bureau d'état civil en Nouvelle Calédonie où on refuse aux proscrits algériens, que l'on a mariés à la va-vite avec des femmes condamnées au bagne, de donner à leurs enfants des prénoms musulmans. On croise Louise Michel fraternisant avec les Algériens comme avec les Kanaks et appelant à l'union de toutes les victimes des injustices et de l'oppression coloniale. Un formidable danseur et slameur kanak, Simanë Wenethem donne à la révolte la puissance et l'agilité de son corps.

La pièce rappelle que jusqu'au bout la vindicte colonialiste s'est faite sentir, les Algériens, à la différence des communards lors de l'amnistie de 1880, furent libérés du bagne mais obligés de rester sur « le caillou ». Et l'injustice à l'égard des Kanaks s'est poursuivie tout au long du XXème siècle, les auteurs du massacre de dix indépendantistes kanaks en 1984 furent acquittés alors que le tribunal avait reconnu qu'il y avait eu préméditation. La pièce offre aussi un bel hommage à la solidarité des opprimés et à la fraternité que Abdelwaheb Sefsaf réveille avec beaucoup de générosité en faisant chanter la salle à la fin avec l'ensemble des comédiens et musiciens.

Micheline Rousselet

Jusqu'au 26 novembre au Théâtre des Quartiers d'Ivry, la Manufacture des Oeillets, 1 rue Raspail, 94200 Ivry-sur-Seine – jeudi et vendredi à 20h, samedi à 18h, dimanche à 16h – Réservations : 01 43 90 11 11 ou tqi@theatre-quartiers-ivry.com – du 29 novembre au 2 décembre au Théâtre de Sartrouville, le 7 décembre au Sémaphore de Cébazat, du 13 au 17 février au Théâtre des Célestins à Lyon, le 14 mars au Carreau, Scène nationale de Forbach

Le théâtre sert à nous orienter, et c'est pourquoi , quand on en a compris l'usage, on ne peut plus se passer de cette boussole. Alain Badiou

25 Novembre 2023



© Christophe-Raynaud-de-Lage

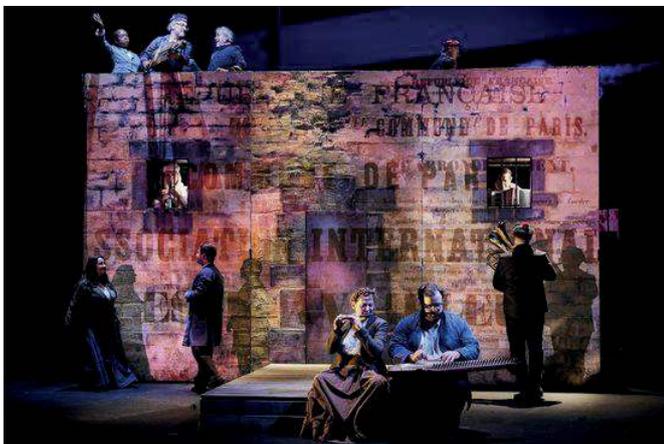
Puissant, Percutant, Riche, Magnifique.

Kaldûn : nom donné à la Nouvelle-Calédonie par les Algériens déportés sur cette île lointaine en 1871.

Abdelwahed Sefsaf comédien, chanteur et metteur en scène actuellement directeur du CDN de Sartrouville, entouré 8 comédiens et du Canticum Novum, nous conte avec éloquence, fougue et puissance le croisement de trois histoires de luttes et de combats pour la dignité humaine.

Un brin d'histoire.

En France en 1871, les communards ayant à leurs têtes Louise Michel, combattent lors du siège de Paris contre les allemands et refusent la capitulation. Ils souhaitent construire une société fondée sur l'égalité et la liberté. En mai après des nuits sanglantes, les communards sont battus par les troupes du gouvernement. Certains sont exilés en Nouvelle Calédonie, ce fut le cas pour **Louise Michel**.



En Algérie en 1871, la révolte de Mokrami est la plus importante insurrection contre les forces coloniales. Elle est menée par le cheikh el Mokrani et son frère. **Aziz**, jeune algérien de 27ans, s'engage à leurs côtés, il sera déporté comme bon nombre d'insurgés en Nouvelle Calédonie.

**Aziz dû rester en exil toute son existante, à 55ans, il fonde une famille avec une jeune bretonne exilée pour mauvaise conduite..... A 65ans il quitte clandestinement la Nouvelle Calédonie pour rejoindre Alger mais il décédé en chemin. Le gouverneur*

d'Alger de peur qu'il ne soit célébré comme martyr et craignant l'émeute, refuse le rapatriement de son cercueil" .

L'exil

Les communards et les maghrébins se rencontrent et fraternisent lors de la traversée de leurs déportations vers l'exil sur l'Iphigénie, navire où les conditions de vie étaient lamentables.

En 1878, en Nouvelle-Calédonie, a lieu le soulèvement des kanaks mené par le chef **Ataï**, contre les autorités coloniales françaises.

Abdelwaheb Sefsaf nous conte cet épisode historique

"Dans Kaldûn, nous glisserons d'un continent à l'autre et nous en parlerons les langues pour mieux comprendre celle de la révolte. Depuis la Commune de Paris en passant par Béjaïa et la révolte des Mokrani, jusqu'à l'insurrection Kanak de 1878... Autour du récit d'Aziz, se construit la chronologie de notre histoire. "A.S

Abdelwaheb Sefsaf joue le rôle de narrateur, il nous mène auprès de ces personnages célèbres luttant pour la liberté. Un texte puissant, riche, percutant, éloquent, rempli de vérité:

« Rien de ce que vous avez entendu et allez entendre n'a été inventé. Les mots peut-être, mais pas les faits. Le décor, la musique, la mise en scène peut-être aussi et en cela il s'agit bien d'une création théâtrale mais les faits, eux, sont seulement relatés ». A.S

Le théâtre, la danse, la musique, les chants se mêlent pour notre plus grand plaisir.



A travers la scénographie de Souad Sefsaf, magnifique, monumentale, saisissante, réaliste et évocatrice, nous partons à l'encontre de personnages tous plus engagés les uns que les autres à travers la France, l'Algérie et la Nouvelle-Calédonie.

Des décors mobiles impressionnants d'une très belle esthétique, nous mènent : en 1889 à l'exposition universelle de Paris, en 1871 à Paris au milieu de la révolte des communards, en 1873 à Alger aux portes de la Casbah, au bagne de Brest, sur l'Iphigénie en partance pour l'exil, en 1878 à Foa où eut lieu la révolte de Kanaks....

Les chants en arabe ou en français accompagnés en live par de talentueux musiciens, résonnent et nous transpercent le cœur, c'est émouvant, fougueux et bouillonnant

Le danseur et *slameur* kanak Simanë Wenethem interprète avec brio Ataï , il ne cesse de nous réjouir et de nous surprendre. Une vraie prouesse autour du geste et du slam.

Johanna Nizard envahie le plateau par son charisme, une remarquable Louise Michel qui nous invite à son combat avec conviction.

Fodil Assoul 'Aziz', nous accompagne avec grand talent à travers cette fresque historique.

Abdelwaheb Sefsaf 'le narrateur' nous guide et convoque la salle à participer avec force et vitalité.

Laurent Guitton, Lauryne Lopès de Pina, Jean-Baptiste Morrone, Malik Richeux, nous transportent avec brio, dynamisme et puissance dans cette lutte pour la liberté.

Le Canticum Novum et ses merveilleux et talentueux musiciens-chanteurs : Emmanuel Bardon, Henri-Charles Caget, Spyridon Halaris, Léa Maquart, Artyom Minasyan, Aliocha Regnard, Gülay Hacer Toruk nous enchantent et réjouissent.

Un fabuleux spectacle à ne pas manquer.

Claudine Arrazat



Création Nomade in France et Canticum Novum / Assistanat à la mise en scène Jeanne Béziers / Dramaturgie Marion Guerrero / Composition musicale Aligator A. Sefsaf / G. Baux / Direction musicale Georges Baux / Arrangements et adaptation musicale Henri-Charles Caget / Scénographie Souad Sefsaf / Lumière Alexandre Juzdzewski / Vidéo Raphaëlle Bruyas / Son Jérôme Rio / Construction décor Les Ateliers d'Ulysse / Régisseur général Arnaud Perrat

Vu au Théâtre des Quartiers d'Ivry CDN du Val de Marne Du 23 Au 26 Novembre 2023

♠ Théâtre de Sartrouville—CDN Du 29 Novembre Au 2 DÉCEMBRE 2023 Bus retour vers Paris à l'issue du spectacle (Place de l'Étoile + Châtelet)

♠ Sémaphore de Cébazat 7 DÉCEMBRE 2023

♠ Célestins, Théâtre de Lyon Du 13 Au 17 FÉVRIER 2024

♠ Le Carreau, Scène nationale de Forbach et de l'Est mosellan 14 MARS 2024

© Christophe-Raynaud-de-Lage

Forte convergence de mémoires d'insurgés

Jean-Pierre Léonardini - Mise à jour le 26.11.23 à 14:01

Abdelwaheb Sefsaf, nouveau directeur du Théâtre de Sartrouville et des Yvelines (centre dramatique national), [a écrit et mis en scène Kaldûn](#). Devant un objet théâtral d'aussi pleine maîtrise, on se veut d'emblée un ardent propagandiste de l'enthousiasme.

En voilà du théâtre épique, qui tresse en se jouant la fermeté politique et l'allant poétique, la gravité essentielle avec l'humour coupant, voire la saine plaisanterie, le tout en chantant (enchanteur aussi bien) avec les pleins accords d'une musique savante. Cela s'ouvre en fanfare sur un tableau d'Exposition coloniale avec bonimenteur et « sauvages » engagés, auxquels ne rien jeter à manger car ils sont nourris.

Cela se poursuit avec la colonisation de la Nouvelle-Calédonie (Kaldûn en arabe) et l'entrecroisement judiciaire de trois mémoires de soulèvements d'opprimés quasi contemporains, également noyés dans le sang.

C'est la Commune de Paris, ses déportés là-bas, la révolte algérienne d'El Mokrani dont les insurgés sont embarqués manu militari, et l'insurrection mélanésienne de 1878, décimée sans merci, la France assurant définitivement son joug sur le peuple kanak. Trois figures mythiques sont en relief : Louise Michel, le Kabyle Aziz, condamné à vingt-cinq ans de bagne, et Ataï, grand chef kanak. Sa tête coupée finit dans le formol au musée de l'Homme.

La plus stricte vérité historique a prévalu dans l'écriture, qui la mue en langue vivante, chaleureuse, fraternelle sans prêche. Il est des scènes dignes de Brecht, telle celle de la lettre du missionnaire exalté au pape. Le mât d'un navire peut devenir un poteau coutumier kanak puis la croix de Jésus.

Tout semble s'inventer à vue, dans une constante allégresse puissamment rythmée, au sein d'une scénographie figurative d'excellent aloi, qui favorise les séquences collectives et proprement chorales aussi bien que les scènes en privé. Ils sont seize, acteurs, musiciens, chanteurs. On aimerait, les citant, dire tout le bien que l'on pense de chacun.

L'homme sur l'affiche, le Kanak Simanë Wenethem, slameur à la ville et virtuose du hip-hop, n'est-il pas l'âme mobile de l'affaire, que l'auteur-meneur de jeu emporte avec esprit ? Du théâtre noblement populaire, beau à pleurer. Comme c'est rare.

Après le Théâtre des Quartiers d'Ivry, centre dramatique national dirigé par Nasser Djemaï, où nous avons vu ce spectacle créé par Nomade in France et Canticum Novum, il sera joué à Sartrouville, du 29 novembre au 3 décembre ; Cébazat, le 7 décembre ; Lyon, du 13 au 17 février 2024 ; Forbach, le 14 mars...

Kaldûn

RIEN QUE pour Simanë Wenethem, époustouflant danseur et slameur kanak de grand renom en Nouvelle-Calédonie, ça vaut le coup. Il bouge, et grimace, et saute, et virevolte, et sculpte dans l'air des mouvements d'une liberté folle, même lorsqu'il est en cage – il figure ici l'un des deux « spécimens kanaks » exhibés lors de l'Exposition universelle de 1889.

Mais il n'est pas seul sur scène. Ce spectacle déborde de partout : ils sont jusqu'à quinze à la fois. Sept musiciens, ceux de l'ensemble Canaticum Novum, pour des chants de fête et de combat. Et les acteurs, parmi lesquels Johanna Nizard, qui nous a

récemment sidérés dans « Il n'y a pas de Ajar », incarnant ici la communarde Louise Michel (et ça lui va bien).

Les Kanaks. Les Algériens. Les communards. Trois peuples, trois révoltes, trois groupes humains. En 1874, tous se rencontrent à Nouméa. Les communards y ont été déportés au bagne. Les Kabyles aussi, après la révolte de Mokrani, à Béjaïa. La pièce nous fait voyager dans le temps, de la Commune, en 1871, à l'insurrection kanak de 1878 en passant par le massacre de Waan Yaat, en 1984...

Elle nous fait aussi naviguer d'un continent l'autre, de Belleville à Sydney, de Marseille à la Casbah de Béjaïa, de la

rade de Brest (au fort de Québren, où les futurs bagnards sont enfermés) à Nouméa. On s'y perd ? Par moments, oui... Même si le trait est parfois épais, on en apprend beaucoup, notamment sur le grand chef Ataï, instigateur de la révolte kanak, dont la tête fut coupée et expédiée dans un bocal de formol à Paris.

Mené par Abdelwaheb Sefsaf, qui signe le texte et la mise en scène, et porte les chants (qu'il a coécrits avec Georges Baux), voilà un ample spectacle (2 h 20) populaire, politique, didactique.

J.-L. P.

● Vu au Théâtre des Quartiers d'Ivry, à Ivry-sur-Seine. En tournée.

Δnnexes

LEVER DE RIDEAU

THÉÂTRE ET POLITIQUE



PAR OLIVIER NEVEUX

« INTERPELLATION NATIONALE »

Découvrir des spectacles « étrangers » est désormais une chose courante. Les grands festivals se proposent ainsi de porter à la connaissance du public tel ou tel pan du théâtre international. Ce n'est jamais sans poser de fortes questions. Ainsi, de très légitimes enjeux écologiques tendent, hélas, à devenir, par une ruse vicieuse de l'histoire, une des raisons parfois avancées pour ne valoriser à l'avenir que la proximité. Elle est précieuse, pourtant, cette ouverture.

Et délicate : que se montre-t-il, en effet, du monde sinon celui qui a pu accéder aux regards de ces médiateurs particuliers que sont les programmeurs, souvent conduits là en voyages organisés ? Qu'est-ce que les États mettent en avant de l'art de leur pays ? Qu'est-ce que la « France » valorise ainsi comme formes ? Il se joue, alors, comme une microgéopolitique diplomatique ; un jeu de pouvoir que renforce par ailleurs l'idéologie du « découvreur » : être le premier à faire connaître une œuvre.

Des spectacles sont produits pour cela : leur future diffusion dans des circuits qui les déterminent esthétiquement et « thématiquement ». Combien d'artistes étrangers dépendent, à cet égard, d'un marché qui les fait vivre au risque de les aliéner à ses attentes stéréotypées ? Et combien de pièces ici sont désormais conçues pour être exportées, se retrouvant çà et là, et formant un espace, à sa façon, uniformisé ?

Cette expérience ramène la question nationale, celle de l'« autre », au cœur de la séance théâtrale. Elle invisibilise pourtant la « nôtre ». Sauf à assister à des spectacles français à l'étranger. C'est ce que j'ai pu mesurer en juillet dernier au festival d'Almada au Portugal, qui programmat, entre autres, une œuvre « française », *Ulysse de Taourirt* d'Abdelwaheb Sefsaf, que j'avais déjà pu voir, l'an passé, au Festival d'Avignon.

Almada est un festival populaire et exigeant créé par le metteur en scène communiste Joachim Bénite ; c'était, cette année, sa quarantième édition. Elle associait, comme de coutume, des œuvres de metteurs en scène européens (Raoul collectif, Yoann Bourgeois, Milo Rau) à celles d'artistes portugais, dont notamment celle de son directeur, l'auteur-metteur en scène Rodrigo Francisco.

Les spectacles eurent chacun leur succès avec, comme ailleurs, des réticences et des enthousiasmes, des ovations et des perplexités.

Mais le spectacle « français », il m'était impossible de le recevoir comme en France. Les surtitres le rendaient assurément « étrange », certaines allusions ou références soulignaient son caractère local ; l'actualité, quelques jours après l'assassinat par un policier de Nahel M. et les révoltes qui ont suivi, ordonnait différemment son propos. Mais ce n'était pas tout. Ici, à Almada, la France, son histoire ou son présent, n'était plus seulement un thème ou un sujet : elle organisait, malgré moi, la réception.

Le spectacle devenait en effet un document passionnant sur une propriété, invisible et imperceptible, qui pourtant le détermine : sa matière nationale. J'entendais et voyais ce que je n'avais ni vu ni entendu quelques mois auparavant. En un sens, au milieu d'un public qui y trouvait autrement son compte, l'œuvre m'interpellait en tant que Français. Expérience rare, alors même que se multiplient aujourd'hui d'autres types d'interpellations sur les scènes, autour, par

exemple, du racisme ou du genre. Expérience étonnante qui leste l'œuvre d'un poids paradoxal : celui de l'état, au quotidien gazeux, de nos constructions nationales.

Ce qu'à sa façon le festival soulignait : à quelques mètres du théâtre pavoisaient les drapeaux des pays des spectacles programmés. Parmi ceux-ci, le drapeau israélien : la BatSheva Dance Company avait en effet été invitée quelques jours auparavant. *Soft power* de la politique de normalisation menée par l'État d'Israël, elle avait rencontré un grand succès tandis, d'ailleurs, qu'en Palestine, les locaux du Freedom Theatre de Jenine étaient bombardés. Deux conclusions provisoires : tout d'abord, la précieuse évidence, si souvent déniée, que le théâtre ne peut bien longtemps se soustraire à ses déterminations nationales. Et aussi qu'il existe, pays après pays, une constante culturelle européenne : l'indifférence au sort des palestiniens, considérés pour rien. ♦

« CETTE ŒUVRE
M'INTERPELLAIT EN
TANT QUE FRANÇAIS »

OLIVIER NEVEUX EST PROFESSEUR D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE DU THÉÂTRE À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LYON.

Unrest in France: Understanding culture can heal wounds

Lisa Louis

07/27/2023

It's calm in France's suburbs again after the recent riots. But cultural activists say the uprising's causes run deep and are calling for fundamental reforms.



France treats its colonial past like "a family secret," says director Abdelwaheb Sefsaf

Image: C. Reynaud de Lage

It was only the spark that caused the powder keg to explode. After [a police officer fatally shot 17-year-old Nahel M](#) during a traffic stop in the Paris suburb of Nanterre at the end of June, violent riots broke out between young people and the police all over the country.

For nights on end, [cars, garbage cans and town halls](#) burned. The fires have since been put out and [the country wants to quickly rebuild](#) what was destroyed. But the wounds run deep among those who [expressed their anger](#).

In order for them to heal, the state must carry out fundamental reforms, say culture workers, who also believe cultural offerings could at least provide some relief.

Abdelwaheb Sefsaf also feels these wounds. The 53-year-old has been director of the theater in Sartrouville and [the department of] Yvelines, 10 kilometers north of Nanterre, since the beginning of the year. He is the son of an Algerian couple who moved to a socially deprived neighborhood near Saint-Etienne in southeastern France in 1948, when Algeria was still seeking independence after over 100 years of French occupation.

Sefsaf speaks of a "deep-seated, innate malaise" felt by people with roots in former French colonies. "We all have to live with this black hole in our history that weighs on us like a family secret," he tells DW. "In France, many dark episodes of colonial history are simply not taught. As a result, even young people in the suburbs can't accurately define their own history and identity."

In addition, Sefsaf believes long-held grievances stem from high unemployment, discrimination and poor access to education.

Uprisings due to unresolved colonialism

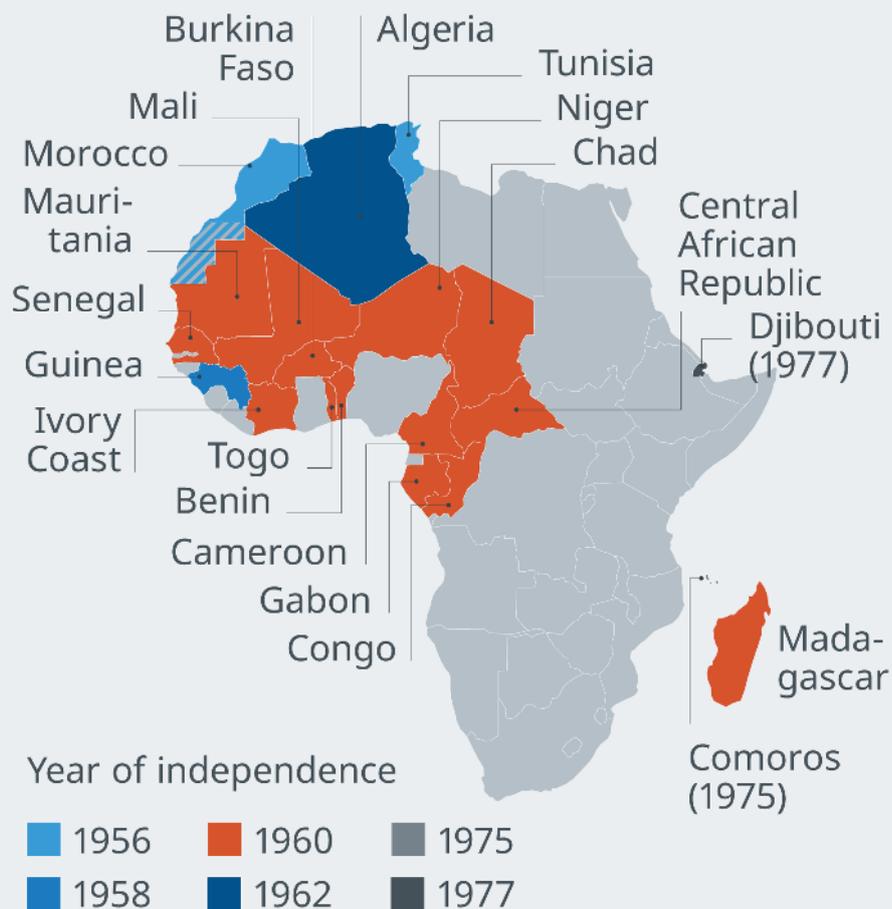
This was also the case in 2005, for example, after two young people were killed while fleeing from police in a Paris suburb. "Because even if young people are not aware of it, they are struggling daily with the trauma of colonization," Sefsaf explains.

The director has found his own form of rebellion. He stages plays that incorporate **French colonial history**, such as the deportation of more than 200 Algerians to the French overseas territory in the Pacific New Caledonia in 1871, after they rebelled against French colonial rule. "This is my way of easing the pain," he says. "Plays like this can also help others deal with trauma. We artists can definitely do our part." That's what Sefsaf does, organizing theater workshops in suburban schools, with actors in his plays coming from the affected neighborhoods, among other places.

And yet, only politics can fundamentally change things, Sefsaf says. "The state must teach colonial history holistically — only that could reconcile the colonized and the colonial masters, without the oppressors having to go the way of repentance forever," Sefsaf says. At the same time, he says, more money needs to be put into education so that there is true equality of opportunity. "If a young person has a diploma or an education, they know they have a chance at a good life in France — it's a remedy for the despair that many feel," he says.

Former French colonies in Africa

by year of independence



State to blame

Benjamin Villemagne also thinks the state bears most of the blame for the unease felt by many suburbanites.

He is the director of the Quincaillerie Moderne theater company in Paris and, like Sefsaf, grew up in Saint-Etienne. The son of a working-class family, he tells DW that he himself has the "right" skin color. "But many of my friends from Arab or African families were constantly controlled by the police and thus suppressed," says Villemagne, who even speaks of state racism.

He adds that the state must not only renew the education system. "We also need profound reforms of the judiciary and the police to finally fight this rift in society." Theater could also play a role but it would have to undergo a fundamental overhaul. "You still see mostly classical plays like Moliere's on stages," he says. "You should also address modern day problems like those in the suburbs and bring them to the center of attention."



© Marion Aeschlimann

Benjamin Villemagne believes racism has played its part.

Image: Marion Aeschlimann

Constant identity checks

Musician Kristo Numpuby has first hand experience of being subjected to constant police checks.

Born in France, the Black man spent his first 22 years in the West African country of Cameroon. He then moved to central Paris, to the wealthy 7th arrondissement. "Once I was late for a meeting with my sister and ran down the street in broad daylight. That's when a police car turned around and chased me with its siren blaring. The officers brusquely ordered me to put my hands on the hood and searched me. I hadn't done anything," he recalls in an interview with DW.

Today, the 59-year-old gives music lessons at a music school in Saint-Denis, in mainland France's poorest department near Paris. And he leads music groups in schools, including in socially deprived areas. "My students learn to listen to music from all over the world and feel it," he says. "Some of them don't do well in school, but in these workshops, just because of their culture, you see they have a certain sense of music. That makes them feel like they're particularly good at something, too."

'Not listening to each other'

Numpuby is not surprised by the recent unrest. "The two sides are not listening to each other," he explains. "On the one hand, the police automatically assume that the youth are always up to something. But on the other hand, in today's fast-paced world, young people no longer have the patience to listen and react immediately to provocations."

Music can help with the latter point in particular, he says. "Through it, you get distance from things. It helps us express and channel feelings better, because it gives us pleasure, which acts like a painkiller. Also, to become a good musician, you have to practice for a long time. That effort, which requires perseverance, is also rewarding, gives you a firm structure and a kind of security."

Music as a lifeline

In any case, music was a lifeline for Salome Bossoku, the French-born daughter of Congolese immigrants. Now 19, she grew up with four of her siblings and her mother in Troyes, about 150 kilometers southeast of Paris. As the only Black girl, she felt isolated at school early on. "From the time I was four years old, no one wanted to play with me because I didn't look like them," she tells DW. "I was always alone at recess, so I would sit on a bench and sing."



A sign calling for 'Justice for Nahel'

Image: picture alliance/Spa/MA/XPFF

Although her mother kept her head above water with odd jobs, she still managed — partly through government subsidies — to get Bossoku music lessons at the city's conservatory. "Music was and is my ray of hope, the source of my strength. All the sadness, anger and the impression of not being understood I could never put into words — I express these feelings when I sing or play the piano," she says. Bossoku thinks more young people should be given the opportunity for regular music lessons: "It would show them another way to express their anger." She is now studying design at a Paris university. But music will probably accompany her for the rest of her life.

This article was originally written in German.

Une maison de tous les possibles sous la houlette d'Abdelwaheb Sefsaf
Par Manuel Piolat Soleymat

ENTRETIEN

Une maison de tous les possibles sous la houlette de Abdelwaheb Sefsaf



(© Christophe Raynaud de Lage) : Abdelwaheb Sefsaf, directeur du Théâtre de Sartrouville et des Yvelines.

Soucieux des valeurs de la décentralisation et de la notion de droits culturels, Abdelwaheb Sefsaf défend à Sartrouville la vision d'un théâtre en lien avec notre époque. Un théâtre qui concerne et représente l'ensemble de la société.

Quel est le point central du projet que vous menez au Théâtre de Sartrouville ?

Abdelwaheb Sefsaf : Je souhaite faire de ce théâtre une maison de tous les possibles. Avec l'aide de quatre artistes associés : Mathurin Bolze, Margaux Eskenazi, Odile Grosset-Grange et Maurin Ollès. Ces quatre créatrices et créateurs ont, comme moi, la particularité de travailler à de nouveaux récits, c'est-à-dire des récits qui représentent sur scène la société telle qu'elle est aujourd'hui. Fidèles à l'histoire du Théâtre de Sartrouville, nous nous adresserons bien sûr aux jeunes générations en cherchant toujours à élargir le champ de nos spectatrices et spectateurs.

À travers une programmation résolument pluridisciplinaire...

A.S. : Oui. Car l'une des choses qui fonde mon identité artistique, c'est de mêler étroitement le théâtre et la musique. J'ai toujours été habité par ces deux formes d'expression. À l'adolescence, j'ai monté un groupe de musique. Par la suite, j'ai intégré l'École nationale supérieure d'art dramatique de Saint-Etienne, avant de fonder la Compagnie *Nomade In France*, dédiée au théâtre musical. Cette forme de métissage m'a permis de raconter ma double culture, de synthétiser les diverses influences qui me traversent pour essayer de dire qui je suis. C'est ce que je souhaite faire en imaginant les nouveaux récits dont je parle : éclairer les différentes composantes de notre société pour définir la culture qui est la nôtre. Une culture complexe, multiple, diverse, riche...

« JE SOUHAITE QUE LE THÉÂTRE S'ADRESSE À TOUS LES PUBLICS, QU'IL SOIT LE MIROIR DE NOTRE SOCIÉTÉ... »

Dans quelle mesure cette double inspiration est-elle liée à votre envie de vous adresser à toutes les générations ?

A.S. : Je crois que toute ma vie j'ai cherché quel était mon théâtre. Je continue d'ailleurs à le faire. A travers les allers-retours que j'effectue entre théâtre et musique, je vise une forme d'hybridation totale qui ne place pas un art au-dessus d'un autre, mais qui les mêle en dépassant les cases et les étiquettes. Cette démarche rejoint finalement mon souci de représenter, sur scène, le monde dans lequel on évolue. Or ce monde est intergénérationnel, il est composé de femmes et d'hommes, ainsi que de personnes de toutes origines sociales et culturelles. Je souhaite voir cette diversité représentée sur le plateau. Je souhaite que le théâtre s'adresse à tous les publics, qu'il soit le miroir de notre société, pour cesser d'être un outil de reproduction des élites.

Comment avez-vous pensé cette saison 2023/2024 ?

A.S. : Je l'ai pensée en construisant une programmation la plus diversifiée possible : avec du théâtre, de la musique, du cirque, de la danse, de la marionnette, ainsi que des propositions transdisciplinaires... Et puis, le Théâtre de Sartrouville étant un centre dramatique national, nous avons eu à cœur d'affirmer un lien fort à la création et à l'écriture, notamment en soutenant les projets de nos artistes associés. Les spectacles que nous mettons en avant sont des spectacles populaires, des spectacles au service d'un projet exigeant qui part à la découverte de formes nouvelles et singulières.

Manuel Piolat Soleymat

EN APARTÉ

Abdelwaheb Sefsaf au carrefour des disciplines

20 octobre 2023



Pouvez-vous nous dire quelques mots à propos de Kaldûn ?

Abdelwaheb Sefsaf : C'est un projet qui est né il y a trois ans, à la lecture d'un bouquin qui s'appelle *Kabyles du Pacifique* de **Mehdi Lallaoui**, que j'avais un peu mis de côté pendant quelques années, jusqu'à ce que j'aide mon fils dans la rédaction d'un devoir sur **Louise Michel**. Alors je fais la connexion entre l'histoire de cette femme, de cette militante féministe avant l'heure et l'histoire de ces kabyles du Pacifique qui vont être déportés en Nouvelle-Calédonie.

En l'occurrence, je découvre qu'elle a été déportée après la Commune de Paris. Après avoir demandé la mort pour rejoindre ses camarades tués sur les barricades, elle va être condamnée au bagne à vie. Et c'est là que son sort va rejoindre celui des révoltés algériens, une révolte majeure à deux doigts de renverser le cours de l'histoire algérienne et qui va être matée dans le sang à l'instar la Commune. Le destin de ces deux révoltes va trouver un sort commun puisque la France va décider de se débarrasser de tout ce beau monde en les envoyant vers cette terre extrêmement lointaine. Et il y a en réalité une troisième révolte qui est la révolte kanak. Après l'arrivée de ces colons volontaires ou involontaires, l'écosystème kanak est évidemment extrêmement perturbé, parce qu'on a découvert une Calédonie qui était quand même déjà habitée par un peuple autochtone.

La musique tient une place essentielle dans votre approche artistique. Qu'est-ce qu'elle vous permet ici ?

Abdelwaheb Sefsaf : Elle me permet d'imaginer un horizon commun à ces trois révoltes. Associer l'histoire de la Commune au chant, c'est juste être dans une rigueur strictement historique, parce que les communards chantent absolument tout le temps. C'est inévitable, comme pour les Berbères. Ensuite, c'est une pure supposition, mais je me dis que le chant a probablement aidé à supporter cette longue traversée. Et puis il y a peut-être un syncrétisme qui est né à l'endroit de la musique, comme on le sait dans l'histoire des musiques. La créolisation des musiques est millénaire, et dans ce récit elle permet de raconter ça.

Vous dirigez le CDN de Sartrouville depuis janvier 2023. Cette double entrée dramaturgie / musique, vous la prenez en compte en tant que directeur ?

Abdelwaheb Sefsaf : Oui, parce que ce CDN a une particularité, c'est qu'il est pluridisciplinaire. Ça tient à l'histoire de ce lieu qui est d'abord une Scène nationale, puis un CDN de la jeunesse. Ces deux lieux ont fusionné et sont devenus un CDN qui conserve, via le festival [Odysées en Yvelines](#) en particulier, une mission de création vers la jeunesse. À chaque édition du festival, ce sont six créations qu'on produit entièrement. Et le CDN conserve effectivement une couleur pluridisciplinaire qui, évidemment, m'a motivé dans ma candidature. Parce que je viens déjà assez spécifiquement de la musique et du théâtre, et j'ai toujours eu un grand amour pour la danse. Et même si je ne suis pas un spécialiste de la question, je suis très heureux de pouvoir élargir la programmation à la danse, au cirque, à la marionnette...

Outre la pluridisciplinarité, qu'est-ce qui vous a inspiré pour prendre cette place à Sartrouville ?

Abdelwaheb Sefsaf : C'est cet élément-là, ajouté à l'élément sociologique et géographique. Il se trouve que j'ai une passion pour l'histoire et que le département de Yvelines est extrêmement riche en histoire, en patrimoine et en termes de typologies de publics. On a un public très rural, c'est un département très vaste. Il y a aussi des endroits très urbanisés avec des quartiers au beau milieu ou aux abords des centres-villes. C'est le cas par exemple à Sartrouville, où le CDN est niché en plein cœur d'un quartier populaire, le quartier des Indes. Ce défi-là, de faire circuler toutes ces populations à l'intérieur d'un même lieu qui est un lieu de création, c'est un défi qui m'intéresse beaucoup.

Il y a un axe majeur dont on a parlé, qui est celui de la jeunesse. Comment on va toucher les générations écran avec du vivant ?



Théâtre de Sartrouville et des Yvelines © Marie Guilimoto

Abdelwaheb Sefsaf : Je crois, par les nouveaux récits. D'ailleurs, ce n'est pas vrai que pour la jeunesse, c'est vrai aussi pour le public qui ne va pas au théâtre. D'une manière générale, je crois qu'on va le chercher par les nouveaux récits. C'est pourquoi je me suis associé à quatre artistes, qui sont aussi des auteurs et des autrices. Parce que je crois que c'est très important que le théâtre, au sens large du terme, le lieu de représentation, soit à l'image de la société dans laquelle on vit. C'est vraiment fondamental. Si on veut un public diversifié, si on veut un public qui ressemble à la

société dans laquelle on vit, c'est important que les récits intègrent cette diversité au sens très large du terme.



© Christophe Raynaud de Lage

Qui sont ces quatre artistes associés ?

Abdelwaheb Sefsaf : Il y a **Margaux Eskenazi** qui crée *Si Vénus savait*, une petite forme qui va jouer dans les appartements, et on programme une pièce de son répertoire au cours de la saison. Il y a **Odile Grosset-Grange** qui va avoir une double actualité, un spectacle à la fois pour la saison et un autre pour le festival Odyssées spécifiquement. On a **Mathurin Bolze**, circassien, qui créera la saison prochaine un spectacle autour de la fragilité de notre monde. Il est allé en résidence au Pôle Nord pour appréhender ce monde qui se dérobe sous nos pas. Et puis **Maurin Ollès**, un jeune metteur en scène avec énormément de talent, beaucoup de pertinence, je trouve, dans les problématiques qu'il aborde et dans son écriture.

Pour nous, il y avait différents symboles à intégrer ces artistes-là. Tous les artistes que j'ai choisis d'associer à la programmation, je leur accorde une confiance absolue. Et quand je dis "on accueille un spectacle du répertoire", c'est une revendication de l'ancien directeur de compagnie que je suis, de dire que le répertoire est aussi précieux que les créations. Soutenir une compagnie, c'est aussi la soutenir dans son histoire, son parcours.

Quels sont les autres grands axes que vous souhaitez développer ?

Abdelwaheb Sefsaf : La proximité. Pour moi, un théâtre populaire, c'est d'abord un théâtre de proximité. Ça veut dire être capable de travailler autant le champ du théâtre que le hors-champ du théâtre. Faire en sorte que ce lieu devienne véritablement un lieu de vie. On travaille à la notion d'hospitalité. C'est un théâtre qui doit être capable d'accueillir les artistes, au sens où ils doivent se sentir chez eux, tout simplement. Et évidemment, parce qu'on accueille du public, on aura peut-être plus de facilité à le faire venir si on a la capacité de lui donner véritablement le sentiment qu'il est chez lui. Mais ça veut dire aussi qu'il faut qu'on soit capable d'aller à sa rencontre.

Donc il y a plusieurs choses que je souhaite mettre en place. La première, j'en ai parlé, c'est le théâtre d'appartement. Je n'invente absolument pas le concept, ça existe déjà, mais je le reprends avec beaucoup d'enthousiasme parce que j'y crois. C'est vraiment travailler cette notion de proximité au sens physique du terme. Au sens de l'écriture, j'en ai parlé avec les nouveaux récits pour concerner les gens. Et on va essayer de fabriquer dans les deux ans à venir un objet que j'ai découvert pour la première fois à l'occasion d'une tournée en Guyane : le carbet. C'est une structure avec un toit et pas de mur. Dans la forêt amazonienne, on trouve des carbets un peu partout, accessibles à tous pour se protéger de la pluie et du soleil, mais pas des regards. C'est un objet totalement ouvert qu'on peut s'approprier. Donc un carbet à l'échelle d'un théâtre, je trouvais ça intéressant. Il faut que ça soit assez imposant pour donner envie d'aller voir et trouver la bonne dimension pour que ça soit montable absolument partout, avec cet objet qui aura pour finalité de nous mettre à l'abri de tout, sauf des regards.

Après bientôt un an à la tête du CDN de Sartrouville, est-ce que votre regard ou vos attentes ont changé ?

Abdelwaheb Sefsaf : J'espère ne pas avoir été, pour l'instant, trop transformé par la fonction. J'espère garder une fraîcheur à l'endroit des compagnies. Parce qu'il faut qu'on pense absolument à garder ces maisons poreuses. Ce ne sont pas des forteresses, il faut qu'on reste ouvert aux compagnies, à leurs problématiques. On doit être un véritable soutien. Le fait d'avoir des compagnies associées, de ne pas monopoliser les moyens qui sont mis à la disposition, je trouve que c'est vraiment très important. Évidemment, c'est une confiance qui nous est faite par le ministère et il ne faut pas trahir cette confiance. Ce sont des moyens qui nous sont donnés, mais dont on est juste les relais. Après, on est aussi choisi pour notre qualité d'artiste, il faut aussi qu'on n'ait pas de complexe à prendre notre place à l'intérieur de ce ballet-là. Mais il ne faut pas monopoliser.

L'année prochaine, je ne crée pas pour ces raisons-là, je laisserai la place aux autres artistes. Donc j'espère ne pas avoir été trop contaminé pour l'instant, même si la charge est lourde. Je pense que c'est peut-être aussi ce qui fait que le ministère a de plus en plus de mal à motiver les candidatures. Il faut dire les choses comme elles sont : oui, la charge est lourde.

C'est une chose à laquelle vous avez pu vous préparer ?

Abdelwaheb Sefsaf : J'ai eu la chance de diriger un théâtre municipal, c'est vrai que c'est une expérience. J'avais un budget, un théâtre, quinze permanents, la problématique de la programmation... Je savais ce que ça voulait dire, "diriger un théâtre". Je n'étais pas à la rue, mais là, c'est beaucoup plus de permanents, de budget, de responsabilités. Et puis les CDN ont une mission nationale. Ça veut dire représenter un peu la culture française, avec un cahier des charges de rayonnement régional, national et international. Donc il faut intégrer cette petite idée qu'on vous a fait confiance aussi à cet endroit-là, d'où l'importance d'être pertinent dans le choix des artistes associés. Il faut considérer qu'ils sont à l'image de ce que représente la culture française aujourd'hui. Donc oui, il y a des enjeux. Ces théâtres-là sont fondamentalement des lieux de création et des lieux de décentralisation. Ça veut dire beaucoup.

Propos recueillis par Peter Avondo

Kaldûn d'Abdelwaheb Sefsaf

Théâtre de Sartrouville-CDN

Création le 19 octobre au Théâtre Molière, Scène nationale de Sète Archipel de Thau

Tournée

14 au 17 novembre à La Comédie de Saint-Étienne-CDN

23 au 26 novembre 2023 au Théâtre des Quartiers d'Ivry CDN du Val de Marne

29 novembre au 2 décembre 2023 au Théâtre de Sartrouville-CDN

7 décembre au Sémaphore de Cébazat

13 au 17 février 2024 aux Célestins, Théâtre de Lyon

14 mars à Le Carreau, Scène nationale de Forbach et de l'Est mosellan

POLITICS | FRANCE

The French far right's 'outdated' definition of identity

Lisa Louis
10/21/2023

The French far right promises to defend French identity. But researchers say the party's definition of the term is outdated.



French theater director Abdelwaheb Sefsaf is the child of Algerian parents

Image: Lisa Louis/DW

The question of French identity sat at the heart of a play rehearsed at a theater in Sartrouville, a northwestern suburb of Paris, on a recent Tuesday afternoon.

Half a dozen actors sat or stood on the planks of a cross-section of a wooden ship.

"On crée la sous-France — des Fatimas, des Mohameds," (they are creating the under-France, of the Fatimas and the Mohameds) one female actor shouted out loud. "Sous-France" is a pun on the word "souffrance", which means suffering.

The play "Kaldûn" tells the story of how insurgents were taken to the **French territory of New Caledonia**, located in the South Pacific, after the government cracked down on uprisings in Paris and French-ruled Algeria in the 19th century. Algeria gained independence in 1962 after it won an eight-year armed conflict against France, which had ruled the country for over a century by the end of the war.

Director Abdelwaheb Sefsaf's parents moved from French Algeria to the southern city of Saint-Etienne just after World War II.



The play "Kaldûn" tells a story of French colonial history

Image: Lisa Louis/DW

'Repairing our collective memory'

The 53-year-old director, who has both French and Algerian nationality, says remembering largely forgotten parts of the country's history is crucial to getting to the bottom of French identity — and his own.

"Telling these stories helps repair our collective memory as we suffer from the traumas of the parts of our history which we have forgotten," Sefsaf told DW. "I am 100% French. But I also need to own my personal history. As the son of immigrants, I am proud of this legacy and the culture I have inherited."

France's far-right National Rally party (RN), however, seems to prefer to ignore such aspects of the country's identity. Its 2022 presidential election manifesto featured a proposal to ban bi-nationals — like theater director Sefsaf — from jobs in the civil service.

Marine Le Pen, the RN candidate in the past two presidential elections, reached the decisive run-off vote for the presidency for the second time in a row last year.

She lost against now re-elected centrist President **Emmanuel Macron**, but the portion of the French population who voted for her rose more than five percentage points from her previous run at the presidency — from just under 34% in 2017 to over 41%.

Back on the campaign trail for next June's **European Parliament elections**, the party is once again championing its idea of French identity.

"I'll defend the original France, its identity and borders," RN president and lead candidate Jordan Bardella said at the party's first EU campaign meeting in the southern town of Beaucaire in September.

The party did not reply to requests for an interview.

One-third of French people have foreign origins

But is the party's version of French identity too simplistic? A recent study by France's National Institute for Statistics found that at least a third of French people have foreign origins. That figure will likely increase in the coming years.

At a recent conference at the anthropology museum Musée de l'Homme in western Paris, researchers discussed how French history has been marked by immigration and colonization, emphasizing that many in France, especially the far right, adhere to a bygone definition of the country's identity.

Historian Naima Huber-Yahi, who specializes in colonial history, told DW that a number of far-right French politicians promote this outdated vision.

"They pretend being French only includes white people ... This narrative stems from the 19th century and has not been updated since. It does not take into account other aspects such as our history of slavery, colonization or migration, nor does it include people of color such as many French living in overseas territories," she said. "It just doesn't correspond to today's reality."

Ahmed Boubeker, a sociology professor at the University of Saint-Etienne, spoke at the conference of a "hegemony of far-right ideas" in France.

"There's a whole group of reactionary intellectuals who believe that the France of the past was better than today's France and reject multiculturalism," he told DW.

"But these people seem to forget that the country was founded based on a political project. Everybody who concurs with it has the right to become French — we need to stop retreating into nationalist ideas," Boubeker added.

Some French experience racism in daily life

Ghislaine Gadjard, an 87-year-old conference attendee, told DW she immigrated to mainland France from French overseas territory Guadeloupe in 1949.

"When I arrived at the age of 12, we were seen as French despite our black skin, but that's no longer the case — I'm now subjected to racist treatment almost every day," she said.

"France no longer sticks to its founding principles of liberty, equality and fraternity — I am scared that our civil rights will be taken away from us if the far right came to power," she added.

Lobna Mestaoui, another attendee of the conference, was more optimistic. The 45-year-old immigrated to France from Tunisia 22 years ago to study French. She is now a French citizen and teaches at a school in an ethnically diverse area just outside of Paris.

What 'being French' means in New Caledonia

Back at the rehearsal, one actor represented yet another angle of French identity.

Simanē Wenethem belongs to New Caledonia's Kanak indigenous people. New Caledonia is still a French overseas territory. In the play, he portrays rebel chief Ataï, who leads a revolt against French colonial rule.

Nowadays, he said, being New Caledonian — and thus being French — means many things.

"I am French — that's just the way it is. But in our part of the country, we wonder about our identity as New Caledonians. What does it actually mean?" he told DW. "Many communities form a part of our people — Indonesians, Vietnamese etc. They are well integrated into our society and we see them as brothers."



Simanè Wenethem wonders about the New Caledonian identity

Image: Lisa Louis/DW

Trying to bridge rifts

Theater director Sefsaf said France needs a new, more inclusive narrative of identity. He said he believes that cultural initiatives like his play represent one way to further that narrative.

"France is our country. We need to construct it together — and participate in defining its identity without denying our own. A shared identity is so much richer, as it includes parts of each one of us," he said.

Sefsaf's play will soon be shown in Sartrouville, Paris and other parts of France. The director told DW he's already working on his next, in hopes of bridging some of the rifts the far right is trying to deepen.

Edited by: Clare Roth